This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5000 / 0-102

Bought from Libreria Dante,
Florence.

Vet. Fr. II A. 1147

ZAHAROFF
FUND

Magne II, 302

Memoria
del fu Compagno ed Amico
Carlo Clerici. 1893.

ŒUVRES

DE

M. BOILEAU

DESPRÉAUX.

A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

NOMS DES ASSOCIÉS.

La Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.

LE CLERC, quai des Auguſtins.

BARBOU, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

KNAPEN, pont S. Michel.

BROCAS, rue Saint-Jacques, au Chef S. Jean.

DURAND neveu, rue Galande, Hôtel Leſſeville.

NYON l'aîné, rue du Jardinet.

C. DURAND, rue du Foin-Saint-Jacques.

NYON le jeune, Pavillon des quatre Nations.

COLAS, place Sorbonne.

BARROIS le jeune, quai des Auguſtins.

BELIN. rue Saint-Jacques, près S. Yves.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1974
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS AU ROI.

Quoique cette Piece ſoit placée avant toutes les autres, elle n'a pourtant pas été faite la premiere. L'Auteur la compoſa au commencement de l'année 1665, & il avoit déja fait cinq Satires. La même année ce Diſcours *fut inſéré dans un Recueil de Poéſies, avant que l'Auteur eût eu le tems de le corriger. Il le fit imprimer lui-même l'année ſuivante 1666, avec les ſept premieres Satires.*

JEUNE & vaillant Héros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux,
GRAND ROI; ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur, vainement ſuſpendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.
Mais je ſais peu louer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,

Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vole à mon foible génie :
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis mortels,
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amene,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.
L'un en ſtyle pompeux habillant une Eglogue ;
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et mêle en ſe vantant ſoi-même à tout propos,
Les louanges d'un Fat à celles d'un Héros.
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil !
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.
Sur le haut Hélicon leur veine mépriſée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégaſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit, qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le ſoin de ta gloire :
Et ton nom, du Midi juſqu'à l'Ours vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plutôt ſans ce nom, dont la vive lumiere

Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſie
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſyl
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau
Qui, ſans l'heureux appui qui le tient attach
Languiroit triſtement ſur la terre couché.

Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & témé
Veuille blâmer en eux le deſſein de Te plai
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avo
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, je ſais qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs
Parmi les Pelletiers on compte des Corneille
Mais je ne puis ſouffrir, qu'un Eſprit de tra
Qui pour rimer des mots penſe faire des ver
Se donne en Te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut être un Vi
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrie
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réſervé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc, qui connois peu Phébus & ſes do
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf
Attendant que pour Toi l'âge ait mûri ma
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe
Et tandis que ton bras, des peuples redout
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des ſupplic
Moi, la plume à la main, je gourmande le
Et gardant pour moi-même une juſte rigueur
Je confie au papier les ſecrets de mon cœ

Ainſi, dès qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du tems je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et ſans gêner ma plume en ce libre métier
Je la laiſſe au haſard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu légere,
Nomme tout par ſon nom, & ne ſauroit rien taire.
C'eſt-là ce qui fait peur aux Eſprits de ce tems,
Qui tout blancs au-dehors, ſont tout noirs au-dedans.
Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la Vérité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les menace
De jouer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les Loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu :

Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe moque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter ?
GRAND ROI, c'eſt mon défaut, je ne ſaurois flatter.
Je ne ſais point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour Te louer, déguiſer ma penſée :
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je te vois, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablés du faix de leur couronne :
Quand je vois ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes Sujets ;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,
Nous faire de la Mer une campagne libre ;
Et tes braves Guerriers ſecondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur,
La France ſous tes loix maîtriſer la Fortune ;
Et nos vaiſſeaux domptant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant.
Alors ſans conſulter ſi Phébus l'en avoue,
Ma Muſe tout en feu me prévient & Te loue.
Mais bientôt la raiſon arrivant au ſecours,

Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours ;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-tôt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accable :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme une pilote en mer, qu'epouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRES.

SATIRES.

SATIRE I.

Cette Satire eſt une imitation de la troiſieme Satire de Juvénal, dans laquelle eſt auſſi décrite la retraite d'un Philoſophe qui abandonne le ſéjour de Rome, à cauſe des vices affreux qui y regnoient. Juvénal y décrit encore les embarras de la même Ville; & à ſon exemple, M. Deſpréaux, dans cette premiere Satire, avoit fait la deſcription des embarras de Paris; mais il s'apperçut que cette deſcription étoit comme hors d'œuvre, & qu'elle faiſoit un double ſujet. C'eſt ce qui l'obligea de l'en détacher, & il en fit une Satire particuliere, qui eſt la ſixieme.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-tems & la cour & la Ville :
Mais qui n'étant vêtu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge, & l'hiver ſans manteau,
Et de qui le corps ſec, & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, ſans argent, ne ſachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere;

Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais;
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie;
Ou que d'un bonnet verd le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui lui couvre le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
Que n'eſt un Pénitent ſur la fin du Carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtilla ſa rage en ces triſtes adieux.
Puiſqu'en ce lieu, jadis aux Muſes ſi commode,
Le mérite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche;
Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons nous à l'abri des injures du tems;
Tandis que libre encore, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor de quoi filer.
C'eſt-là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſait vivre,
Qu'un million comptant, par ſes fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte & Marquis.
Que Jacquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre ou la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet;

Qu'il regne dans ces lieux ; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris ! Eh, qu'y voudrois-je faire ?
Je ne ſais ni tromper, ni feindre, ni mentir ;
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſais point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages,
De mes ſonnets flatteurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere,
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une Maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus.
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hôpital & n'eſt plus en uſage ?
La richeſſe permet une juſte fierté ;
Mais il faut être ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par-là qu'un Auteur que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, ſait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la vertu la Fortune ſe joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roue,
Qu'on verroit, de couleur bizarrement orné,
Conduire le carroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je ſais qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,

L'a fait pour quelques mois disparoître à nos yeux :
Mais en vain pour un tems une taxe l'exile,
On le verra bientôt pompeux en cette ville,
Marcher encore chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du Ciel même irrité contre lui :
Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine ;
Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
En réparant du Sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers ?
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & stérile,
Aller pillet le miel que l'Abeille distille.
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amant n'eut du Ciel que sa veine en partage ;
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,

Et

Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée ?
Il en revint couvert de honte & de riſée ;
Et la fievre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'hui c'eſt le plus incommode :
Et l'eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angeli.
Faut-il donc déſormais jouer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feuilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau ?
Mais à ce ſeul penſer je ſens que je m'égare.
Moi ? que j'aille crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de Loix,
Et dans l'amas confus de chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes,
Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier,
Et dont les Cicérons ſe font chez Pé-Fourniet ?
Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint Sorlin Janſéniſte, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une ville importune,
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune :
Où le vice orgueilleux s'érige en ſouverain,
Et va la mître en tête & la croſſe à la main :
Où la ſcience triſte, affreuſe, délaiſſée

Eſt par-tout des bons lieux comme infame chaſſée ;
Où le ſeul art en vogue eſt l'art de bien voler :
Où tout me choque : enfin, où... Je n'oſe parler.
Et quel homme ſi froid ne ſeroit plein de biſe
A l'aſpect odieux des mœurs de cette ville ?
Qui pourroit les ſouffrir ? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muſe & Phébus n'apprendroit à rimer ?
Non, non ; ſur ce ſujet pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe,
Et ſans aller rêver dans le double Vallon,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots ! Doucement je vous prie :
Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'Auditeur.
C'eſt-là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainſi parle un eſprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ſes défauts croit être en ſûreté,
En raillant d'un Cenſeur la triſte auſtérité,
Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fievre le preſſe ;
Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air eſt calmé, rit des foibles Humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le Monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au-delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi qu'en ſanté même un autre Monde étonne :
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

Le ſujet de cette Satire eſt, la difficulté de trouver la Rime, & de la faire accorder avec la Raiſon. *Mais l'Auteur s'eſt appliqué à les concilier toutes deux, en n'employant dans cette Piece que des Rimes extrêmement exactes.*

Cette Satire n'a été compoſée qu'après la ſeptieme ; ainſi elle eſt la quatrieme dans l'ordre du tems. Elle fut faite en 1664.

RARE & fameux Eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ſes tréſors ouverts,
Et qui ſait à quel coin ſe marquent les bons vers ;
Dans les combats d'eſprit ſavant Maître d'eſcrime,
Enſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la Rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et ſans qu'un long détour t'arrête ou t'embarraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon eſprit ſe tue,
En vain, pour la trouver, je travaille & je ſue.
Souvent j'ai beau rêver du matin juſqu'au ſoir,

Quand je veux dire *blanc*, la quinteuſe dit *noir*.
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure:
Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut,
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoi que je faſſe, ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las & confus, je ceſſe d'y rêver:
Et maudiſſant vingt fois le Démon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phébus,
Je la vois qui paroît, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-tôt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume:
Je reprends ſur le champ le papier et la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrete,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide épithete:
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je louois Philis, *En miracles féconde*:
Je trouverois bientôt, *A nulle autre ſeconde*.
Si je voulois vanter un objet *Nompareil*:
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil*.
Enfin parlant toujours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
Le *chef-d'œuvres des Cieux*, de *Beautés ſans pareilles*;
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans génie & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.

Mais mon eſprit, tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la Rime enchaîner la Raiſon.
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sait donner une borne à ſon ambition:
Et fuyant des grandeurs la préſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénéſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours, malgré moi, cloué ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scudéri dont la fertile plume

Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des ſots pour les lire.
Et quand la Rime enfin ſe trouve au bout des Vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers ?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon génie !
Un ſot en écrivant fait tout avec plaiſir :
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver,
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la Rime :
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

Cette Satire a été faite en l'année 1667. Elle contient le récit d'un Feſtin donné par un homme d'un goût faux & extravagant, qui ſe piquoit néanmoins de rafiner ſur la bonne chere. Horace, dans la Satire VIII du Livre 2, fait pareillement le récit d'un repas ridicule : & Regnier, dans ſa dixieme Satire, l'a auſſi imité.

A. QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſévere,
Et ce viſage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un Arrêt qui retranche un quartier !
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourrie ;
Où la joie en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque Édit réformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah ! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprès chez lui m'a forçé de dîner.

Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année ;
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main ;
Ah ! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain :
N'y manquez pas au moins : j'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux..... Boucingo n'en a point de pareilles :
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa ſéve & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit jouer ſon rôle,
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert ? Oui, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe,
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir ;
Et montrant à mes yeux une alégreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content,
Vous êtes un brave homme : entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets le Soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance ;
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.

J'enrageois.

J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'état & de nom,
Par tous les Conviés s'eſt appellé chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût de perſil couronnée :
L'autre d'un gaudiveau tout brûlé par-dehors
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord, notre troupe ſerrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état, ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chere,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.
Notre Hôte cependant, s'adreſſant à la troupe :
Que vous ſemble, a-t-il dit, du goût de cette ſoupe ?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dreſſoient à la tête :
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dût réparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,

t qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire af-
freux.
. peine ai-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
ue de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adreſſe.
outefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
eſpérois adoucir la force du poiſon.
lais qui l'auroit penſé ? pour comble de diſgrace
ır le chaud qu'il faiſoit, nous n'avions point de
glace.
oint de glace, bon Dieu, dans le fort de l'été!
u mois de Juin! Pour moi, j'étois ſi tranſporté,
ue donnant de fureur tout le feſtin au Diable,
: me ſuis vu vingt fois prêt à quitter la table;
: dût-on m'appeller & fantaſque & bourru,
allois ſortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
élevoient trois lapins; animaux domeſtiques,
ui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
ntoient encor le chou dont ils furent nourris.
utour de cet amas de viandes entaſſées,
égnoit un long cordon d'alouettes preſſées,
: ſur les bords du plat, ſix pigeons étalés
éſentoient pour renfort leurs ſquelettes brûlés.
côté de ce plat paroiſſoit deux ſalades,
une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
ont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
nageoit dans les flots de vinaigre roſat.
ous mes Sots à l'inſtant changeant de contenance,
ıt loué du Feſtin la ſuperbe ordonnance:
ndis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,

Avec un ris moqueur les prioit d'excuſer.
Sur-tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce Feſtin, conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profès dans l'ordre des Côteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;
Et pour flatter notre Hôte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux ſon geſte & ſon langage:
Quand notre Hôte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc; dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiete,
Et les morceaux entiers reſtent ſur votre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par-tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer,
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce, il faut qu'on y rafine.
Pour moi j'aime ſur-tout que le poivre y domine.
J'en ſuis fourni, Dieu ſait! & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statue eſt au Feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,

Porte à mes Campagnards la ſanté de notre Hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon défi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde;
Où les doigts des Laquais, dans la craſſe tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés:
Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique,
Tous mes Sots à-la-fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La muſique ſans doute étoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante;
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultés.
Deux Marmitons craſſeux, revêtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de poids verds qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviés la joie eſt redoublée:
Et la troupe à l'inſtant ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus muet fourniſſant des paroles,
Chacun a débité ſes maximes frivoles:
Réglé les intérêts de chaque Potentat,

Corrigé la Police, & reformé l'Etat ;
Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là tous mes Sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnaſſe.
Mais notre Hôte ſur-tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au Ciel Théophile & Ronſard :
Quand un des Campagnards, relevant ſa mouſtache
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu ! dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur !
Ses vers ſont d'un beau ſtyle, & ſa proſe eſt coulante.
La Pucelle eſt encor une œuvre bien galante,
Et je ne ſais pourquoi je bâille en la liſant.
Le Païs, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau François.
Je ne ſais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme..... Ah ! je ſais ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur ſans défaut,*
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Juſtement. A mon gré, la piéce eſt aſſez plate.

Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vu l'Aſtrate ?
C'eſt-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piéce eſt d'une piéce entiere.
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un eſprit profond,
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte :
Mais il en eſt pourtant qui le pourroit valoir.
Ma foi, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout bouillant de vin & de colere.
Peut-être, a dit l'Auteur, pâliſſant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connoiſſez-vous ?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous ? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc Sot, moi ? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Lui jette, pour défi, ſon aſſiette au viſage :
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement ſe ruant entre deux
Nos braves s'accrochant, ſe prennent aux cheveux.
Auſſi tôt ſous leurs pieds les tables renverſées
Font voir un long débris de bouteilles caſſées :
En vain à lever tout, les Valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſépare;
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je conſens, de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie:
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verds.

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBÉ

LE VAYER.

La Satire IV a été faite en l'année 1664, immédiatement après la seconde Satire, & avant le Discours au Roi. M. Despréaux en conçut l'idée dans une conversation qu'il eut avec l'Abbé le Vayer & Moliere, dans lequel on prouva par divers exemples que tous les hommes sont fous, & que chacun croit néanmoins être sage tout seul. *Cette proposition fait le sujet de cette Satire.*].

D'Où vient, cher LE VAYER, que l'Homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage ;
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?
Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goutte & le bon sens radote.
D'autre part, un Galant, de qui tout le métier

Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer tout le mond
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privil
Et renvoie un ſavant dans le fond d'un Collège
Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zèle affecté,
Couvrant tout ſes défauts d'une ſainte apparenc
Damne tous les Humains de ſa pleine puiſſanc
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flam
Sont bons pour étonner des enfans & des femm
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.
En un mot, qui voudroit épuiſer ces matieres
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres,
Il compteroit plutôt combien dans un Printem
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gen
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon pucelage.
Mais, ſans errer en vain dans ces vagues propos
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots;
N'en déplaiſe à ces Fous nommé Sages de Gr
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe:
Tous les hommes ſont fous, & malgré tous leurs ſ
Ne different entr'eux que du plus & du moins:
Comme on voit qu'en un bois, que cent route
parent,

Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diverſement :
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le joue & le promene ;
Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoi que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,
Et ſe laiſſant régler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connoître,
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être ;
Qui toujours par un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévere Cenſeur,
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flatter le procès à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-même eſt toujours indulgent.
Un avare idolâtre & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en fait uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete, à ſoi-même importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc, ce Marquis ſage & rude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin d'un quatorze & d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt les cheveux hériſſés
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancés,
Ainſi qu'un Poſſédé que le Prêtre exorciſe,
Fêter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.

Mais laiſſons-le plutôt en proie à ſon caprice,
Sa folie auſſi-bien lui tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enivre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.

Chapelain veut rimer, & c'eſt-là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers d'épithetes enflés,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſifflés,
Lui-même il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.
Que feroit-il, hélas ! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui déciller les yeux,
Lui faiſant voir ſes vers & ſans force & ſans graces,
Montés ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes ;

Ses termes ſans raiſon l'un de l'autre écartés,
Et ſes froids ornemens à la ligne plantés ?
Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée !
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des eſprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un Médecin fort expert en ſon art,
Le guérit par adreſſe, ou plutôt par haſard.
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,
Moi ? vous payer ? lui dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis ?
J'approuve ſon courroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles,
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon tems à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Penſent aller par elle à la Félicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre,
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent, eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

Cette Satire a été faite en l'année 1665. L'Auteur fait voir que la véritable Nobleſſe conſiſte dans la Vertu, indépendamment de la Naiſſance. Juvenal a traité la même matiere dans ſa Satire VIII.

LA Noblesse, DANGEAU, n'eſt pas une chimere,
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſévere,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes aïeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes aïeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom
Ait de trois fleurs de lis doré leur écuſſon,
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de Héros célèbres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargné les vers?

Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté?
Cependant, à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le haut éclat de ſa haute naiſſance,
On diroit que le Ciel eſt ſoumis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit dans ſa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
Dites-moi, grand Héros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant ſa bouillante vigueur:
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere:
Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt vendue au hazard
Sans reſpect des aïeux dont elle eſt deſcendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que par un ſot abus
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?
On ne m'éblouït point d'une apparence vaine:
La Vertu d'un cœur noble eſt la marque certaine.
Si vous êtes ſorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix? Fuyez-vous l'injuſtice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,

Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques:
Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques:
Venez de mille aïeux, & ſi ce n'eſt aſſez,
Feuilletez à loiſir tous les ſiecles paſſés,
Voyez de quel Guerrier il vous plaît de deſcendre;
Choiſiſſez de Céſar, d'Achille ou d'Alexandre;
En vain un faux Cenſeur voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres?
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenue.
Hé bien, je m'adoucis. Votre race eſt connue.
Depuis quand? répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires.

Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres :
Leurs noms ſont échappés du naufrage des tems.
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos aïeules fidelles,
Aux douceurs des Galans furent toujours rebelles ?
Et comment ſavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
Et ſi leur ſang tout pur, ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſouiller la pureté !
Dans les tems bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence,
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix
Le mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois ;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Héros de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin par le tems le mérite avili,
Vit l'Honneur en roture & le vice ennobli :
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
Delà vinrent en foule & Marquis & Barons ;
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-tôt maint Eſprit, fécond en rêveries,
Inventa le Blaſon avec les Armoiries ;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans ſon Mercure entaſſe,
Une vaine folie enivrant la raiſon,
L'Honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.

Alors

Alors pour ſoutenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il fallut étaler le luxe & la dépenſe ;
Il fallut habiter un ſuperbe Palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bientôt pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien,
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Créancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble à la fin, le Marquis en priſon,
Sous le faix des Procès vit tomber ſa maiſon.
Alors le Noble altier, preſſé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance ;
Avec lui trafiquant d'un nom ſi précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ſes aïeux,
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne releve le ſang,
En vain l'on fait briller la ſplendeur de ſon rang ;
L'amour de vos aïeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme eſt riche, il vaut toujours ſon prix :
Et l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de ſon vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'hiſtoire.
Toi donc, qui de mérite & d'honneur revêtu,
Des écueils de la Cour as ſauvé ta vertu,
DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,

Et plus brillant par ſoi que par l'éclat des lis ;
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis ;
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune ;
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune ;
Et de tout ſon honneur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'univers ce que c'eſt qu'être roi :
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Vas par mille beaux faits mériter ſon eſtime :
Sers un ſi noble maître ; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des ſujets qui ſont dignes de lui.

SATIRE VI.

Cette Satire contient la deſcription des embarras de Paris. Elle a été compoſée dans le même tems que la premiere Satire, dont elle faiſoit partie. C'eſt une imitation de la Satire III de Juvénal.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les gouttieres?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encore. Les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller, s'entendre avec les chats;
Plus importuns pour moi durant la nuit obſcure.
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.
Tout conſpire à-la-fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage;
Qu'un affreux ferrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente ſoif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.

J'entends déja par-tout les charettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funebre concert font retentir les nues,
Et ſe mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je bénirois la bonté ſouveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais ſi ſeul en mon lit je peſte avec raiſon,
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns qui fourmillent ſans ceſſe.
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé.
Je vois d'un autre coup mon chapeau renverſé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'égliſe s'avance:
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les paſſans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.
Là je trouve une croix de funeſte préſage,
Et des couvreurs, grimpés au toît d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe & la tuile à foiſon.
Là ſur une charrette une poutre branlante,
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant.
D'un carroſſe en tournant il accroche une roue;
Et d'un choc le renverſe dans un grand tas de boue:
Quand un autre à l'inſtant, s'efforçant de paſſer,
Dans le même embarras ſe vient embarraſſer.
Vingt carroſſes bientôt arrivant à la file,

Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille :
Et pour ſurcroît de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend paſſer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſi tôt cent chevaux dans la foule appellés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et par-tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſés confuſément,
Dieu pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moi donc, qui doit ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au haſard de me faire rouer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe :
Guénaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe :
Et n'oſant plus paroître en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin, en grondant je m'eſſuie,
Souvent pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le ciel, qui ſe fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la rue au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavés forme un étroit paſſage.
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car ſi-tôt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paiſible marchand,
Va revoir ſes billets, & compter ſon argent;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille,
Les voleurs à l'inſtant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeſte & le moins fréquenté,
Eſt, au prix de Paris, un lieu de ſûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bientôt quatre bandits lui ſerrant les côtés,
La bourſe: il faut ſe rendre; ou bien non, réſiſtez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'hiſtoire.
Pour moi, fermant ma porte, & cédant au ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le ſoleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des filoux effrontés, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
J'entends crier par-tout: au meurtre, on m'aſſaſſine;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi-mort, je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes ſe déploie,
Fait de notre quartier une ſeconde Troie;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin ſous mille crocs la maiſon abîmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:

Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile ;
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris eſt pour un riche un pays de Cocagne :
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne.
Il peut dans ſon jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Recéler le printems au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces rêveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'a ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

SATIRE VII.

Cette Satire a été faite immédiatement après la Satire premiere & la ſixieme, à la fin de l'année 1663. L'Auteur délibere avec ſa Muſe, s'il doit continuer à compoſer des Satires; mais comme ſon génie l'entraîne de ce côté-là, il ſe détermine enfin à ſuivre ſon inclination. Horace lui a fourni cette idée dans la Satire I du Livre 2.

MUSE, changeons de ſtyle, & quittons la Satire,
C'eſt un méchant métier que celui de médire;
A l'auteur qui l'embraſſe il eſt toujours fatal:
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjouï le lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſans accès qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincere aiſément nous outrage:
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage;

Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous h
Muse, c'est donc en vain que la main vous déma
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre
doigts ;
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier résistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite
Alors, certes alors je me connois Poëte :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer :
Mes mots viennent sans peine, & courent se plac
Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette vill
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers trouve d'abord Sofal !
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papi
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille
Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret
S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fa

C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même :
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et ſi-tôt qu'une fois ma verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'eſt toujours précieux ;
Mais un fat me déplaît, & me bleſſe les yeux :
Je le pourſuis par-tout, comme un chien fait ſa proie,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-tôt je n'aboie.
Enfin, ſans perdre tems en de ſi vains propos,
Je ſais coudre une rime au bout de quelques mots ;
Souvent j'habille en vers une maligne proſe.
C'eſt par-là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bientôt, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi :
Soit que le ciel me garde un cours doux & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma Muſe par-là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triſte ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie :
Modere ces bouillons de ta mélancolie ;
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſein cette ardeur de rimer.
Hé quoi ! lorſqu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le maſque aux vices de ſon tems :
Ou bien quand Juvénal, de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en couſtroux tout le peuple Latin,

L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur ſi vaine ?
Perſonne ne connoît ni mon nom, ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuilles d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami, que charme la ſatire,
Qui me flatte peut-être, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'auteur.
Enfin c'eſt mon plaiſir : je me veux ſatisfaire ;
Je ne puis bien parler, & ne ſaurois me taire ;
Et dès qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit,
Je ne réſiſte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parler. Prenons un peu d'haleine ;
Ma main pour cette fois commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATIRE VIII.

A M. MOREL,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Cette Satire, que l'Auteur nommoit la Satire de l'homme, fut composée en 1667. Elle est tout-à-fait dans le goût de Perse, & marque un Philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des hommes. Elle est adressée à M. Morel, Docteur de Sorbonne, qui étoit de Châlons en Champagne, d'une bonne famille de Robe; il mourut à Paris le 30 Avril 1679, étant Doyen de la Faculté de Théologie, & Chanoine Théologal de Paris.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer;
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'homme de la nature est le chef & le roi.
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,

Et lui ſeul a, dis-tu, la raiſon en partage.
Il eſt vrai, de tout tems la raiſon fut ſon lot;
Mais de-là je conclus que l'homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la ſatire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire:
Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens.
Réponds-moi donc, Docteur, & mets-toi ſur les bancs.
Qu'eſt-ce que la ſageſſe? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun deſir n'enflamme,
Qui marche en ſes conſeils, à pas plus meſurés,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont ſe forme le ſage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'uſage?
La fourmi, tous les ans traverſant les guérets,
Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cérès;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la nature,
Cet animal tapi dans ſon obſcurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printems, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Bélier.
Mais l'homme, ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas;
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi! j'irois épouſer une femme coquette?

J'irois par ma conſtance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des ſaints qu'a célébrés Buſſi?
Aſſez de ſots ſans moi feront parler la ville,
Diſoit ce mois paſſé ce marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidelle.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir:
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc:
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs légeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la nature eſt la baſe & l'appui,
Et le dixieme ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il eſt, dit-il, le maître,
Qui pourroit le nier? pourſuis-tu. Moi, peut-être;
Mais ſans examiner, ſi vers les antres ſourds,
L'ours a peur du paſſant, ou le paſſant de l'ours;
Et, ſi ſur un édit des pâtres de Nubie,
Les lions de Barca vuideroient la Libye:
Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher:
Debout, dit l'avarice, il eſt tems de marcher.

Hé ! laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu replic
A peine le ſoleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſ
On n'en peut trop avoir, & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime, ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure ;
Eût-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles, ni valet :
Parmi les tas de bled, vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on v
égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? Il faut partir. Les matelots ſont prêts.
Ou, ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits ;
Bientôt l'ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main fort
L'envoie en furieux au milieu des haſards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars,
Et cherchant ſur la breche une mort indiſcrete,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ! à votre avis, fût-ce un fou qu'Alexandr
Qui ? cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendre ?

Ce fougueux l'Angeli, qui de ſang altéré ;
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage prince,
S'en alla follement, & penſant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.
Heureux ! ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons ;
La Macédoine eût eu des Petites-Maiſons ;
Et qu'un ſage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions,
Traiter, comme Sénaut, toutes les paſſions,
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres :
Laiſſons-en diſcourir la Chambre & Coeffeteau ;
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magiſtrats, des rois,
Obſerve une police, obéit à des loix.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans loix & ſans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni ſuppôt de juſtice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups courir les grands chemins ?
Jamais pour s'aggrandir vit-on dans ſa manie,
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il ſur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,

Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure;
De ſa rage avec lui modere les accès,
Vit ſans bruit, ſans débats, ſans noiſe, ſans procès.
Un aigle, ſur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuiſſance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais Juge, entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arrêts.
On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes,
Ni haut ni bas conſeils, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſûreté,
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'homme ſeul, l'homme ſeul, en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'étoit peu que ſa main, conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer:
Il falloit que ſa rage à l'univers funeſte,
Allât encor des loix embrouiller un Digeſte,
Cherchât pour l'obſcurcir des gloſes, des docteurs,
Accablât l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du tems l'ennuyeuſe éloquence.
Doucement, diras-tu: que ſert de s'emporter?
L'homme a ſes paſſions, on n'en ſauroit douter;

a comme la mer ſes flots & ſes caprices ;
ais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
'eſt-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux,
ans le tour d'un compas, a meſuré les cieux ?
ont la vaſte ſcience, embraſſant toutes choſes,
fouillé la nature, en a percé les cauſes ?
es animaux ont-ils des univerſités ?
oit on fleurir chez eux des quatre facultés ?
voit-on des ſavans en Droit, en Médecine,
ndoſſer l'écarlate, & ſe fourrer d'hermine ?
on ſans doute, & jamais chez eux un Médecin
'empoiſonna les bois de ſon art aſſaſſin :
mais docteur armé d'un argument frivole,
e s'enroua chez eux ſur les bancs d'une école.
ais ſans chercher au fond ſi notre eſprit déçu
it rien de ce qu'il fait, s'il a jamais rien ſu :
oi-même, réponds-moi. Dans le ſiecle où nous ſommes,
t-ce au pied du ſavoir qu'on meſure les hommes ?
eux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
it un pere à ſon fils, dont le poil va fleurir ;
ends-moi le bon parti, laiſſe-là tous les livres.
nt francs au denier cinq, combien font-ils ? Vingt livres.
en bien dit. Vas, tu ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
ue de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir !
erce-toi, mon fils, dans ces hautes ſciences,
ends, au lieu d'un Platon, le guidon des Finances ;
che quelle province enrichit les traitans :
ombien le ſel au roi peut fournir tous les ans.

Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire :
Ne vas point ſottement faire le généreux :
Engraiſſe-toi, mon fils, du ſuc des malheureux ;
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Vas par tes cruautés mériter la fortune.
Auſſi-tôt tu verras poëtes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, aſtronomes, docteurs,
Dégrader les héros, pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hébreu, Latin,
Que tu ſais de leur art & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout : ſans ſageſſe il eſt ſage,
Il a, ſans rien ſavoir, la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des grands, il eſt chéri des belles :
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils un uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile :
Et ſouvent tel y vient, qui ſait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Après cela, Docteur, vas pâlir ſur la Bible ;
Vas marquer les écueils de cette mer terrible :
Perce la ſainte horreur de ce livre divin :
Confond dans un ouvrage & Luther & Calvin :
Débrouille des vieux tems les querelles célèbres :
Eclaircis des Rabins les ſavantes ténèbres,
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin

Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin ;
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye, en l'acceptant, d'un : *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs ;
Et prenant déſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire.
Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot ;
Et conclus avec moi qu'un docteur n'eſt qu'un ſot.
Un docteur, diras-tu ? Parlez de vous, poëte :
C'eſt pouſſer un peu loin votre Muſe indiſcrete.
Mais ſans perdre en diſcours le tems hors de ſaiſon,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raiſon ?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidele ?
Oui : mais de quoi lui ſert que ſa voix le rappelle,
Si ſur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil, qu'il ne l'aille choquer ?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conſeils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voiſins, parens, amis en fuite ;
Car lorſque ſon démon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa ſervante, eſt prêt à déſerter.
Un âne, pour le moins, inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
Ne va point follement de ſa biſarre voix
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.
Sans avoir la raiſon, il marche ſur ſa route,
L'homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte,

Réglé par ſes avis, fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon, ni ſens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au haſard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours & les pantheres,
S'effrayer ſottement de leurs propres chimeres?
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer ſon idole,
Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau tems?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels,
Trembler aux pieds d'un ſinge aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil les peuples imbécilles,
L'encenſoir à la main, chercher les crocodilles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux dieux?
Quoi! me prouverez-vous par ce diſcours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur eſt au-deſſous d'un âne,
Un âne, le jouet de tous les animaux;
Un ſtupide animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoi comprend une ſatire?
Oui, d'un âne; & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous mocquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,

Docteur, ſur nos défauts s'exprimer à ſon tour ;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent & ſage,
De la parole enfin lui permettoit l'uſage ;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il ſe dit tout bas :
Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une rue,
Au milieu de Paris, il promene ſa vue,
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés ?
Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un malade un aſſaſſin en houſſe :
Qu'il trouve de pédans un eſcadron fourré,
Suivi par un Recteur de bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Juſtice, en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que penſe-t-il de nous, lorſque ſur le midi,
Un haſard au Palais le conduit un jeudi ;
Lorſqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'ſalle ?
Que dit-il quand il voit les juges, les huiſſiers,
Les clercs, les procureurs, les ſergents, les greffiers ?
O ! que ſi l'âne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Eſope !
De tous côtés, Docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en être jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une bête !

SATIRE IX.

Cette Satire eſt entiérement dans le goût d'Horace, M. Deſpréaux, ſous prétexte de cenſurer ſes propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'Auteurs qui s'étoient ſervis des expreſſions les plus groſſieres, en critiquant la liberté qu'il s'étoit donnée de nommer dans ſes premieres ſatires des auteurs encore vivans. Il la compoſa en 1667; mais il ne la fit imprimer que l'année ſuivante.

C'EST à vous, mon eſprit, à qui je veux parler:
Vous avez des défauts que je ne puis céler!
Aſſez & trop long-tems ma lâche complaiſance,
De vos jeux criminels a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir, dans vos libres caprices,
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant ſeul à couvert des traits de la ſatire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond ſais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois ſi foible & ſi ſtérile,
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas, que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré:
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace & de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin, qui vous force à rimer;
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roi les augustes merveilles;
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, dites-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la discorde étouffée;*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter sur le ton d'un Homere;
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hasard,

Que

Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus ſûr eſt pour nous de garder le ſilence.
Un poëme inſipide & ſottement flatteur,
Déshonore à-la-fois le héros & l'auteur:
Enfin de tels projets paſſent notre foibleſſe.
Ainſi parle un eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui, ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté,
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais duſſiez-vous en l'air voir vos aîles fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtyle peu chrétien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire?
Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déja vous croyez dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord ſi bien reçus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deçus?
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourrez voir un tems vos écrits eſtimés,
Courir de main en main par la ville ſemés,
Puis delà tout poudreux, ignorés ſur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des laquais & des pages,

Et ſouvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir le ſecond tome aux airs du Savoyard !
Mais je veux que le ſort par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſpérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire ſiffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien, pour fruits de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, & la haine des ſots ?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laiſſez mourir un fat dans ſon obſcurité.
Un auteur ne peut-il pourrir en ſûreté ?
Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point vu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou ſuprimé la rime.

Ecrive qui voudra ; chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixieme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout tems,
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient enveloppés d'affiches.
Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir & ſans nom,
Viendrez régler les droits & l'état d'Apollon ?
Mais vous qui rafinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'eſt rien en ce tems, à couvert de vos coups.
Mais ſavez-vous auſſi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet eſprit critique :
On ne ſait bien ſouvent quelle mouche le pique.
Mais c'eſt un jeune fou, qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on ſi bien prêcher qu'il ne dorme au ſermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime.
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux,
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere

Iroit la tête en-bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite ; & le monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'auteurs ſe plaindre & murmurer ?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon eſprit, ce n'eſt plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
Quoi ? pour un maigre auteur que je gloſe en paſſant,
Eſt-ce un crime, après tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-tôt ? *L'impertinent auteur !*
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles !
Eſt-ce donc-là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtere
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere :
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes amis :*
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art ;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languiſſans,
De choquer un auteur qui choquent le bon ſens,
De railler un plaiſant, qui ne ſait pas nous plaire ;
C'eſt ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'auteur, ni copiſte à Paris,
Qui la balance en main, ne peſe les écrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete ?
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface :
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien ſur ce juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire ?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire ?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait naître ;

TAYLOR INST. OXFORD

Et ſouvent ſans ces vers, qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché ?
La ſatire ne ſert qu'à rendre un fat illuſtre.
C'eſt une ombre au tableau qui lui donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi:
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *pourquoi faut-il qu'il nomme ?*
Attaquer Chapelain ! ah ! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers,
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers,
Il ſe tue à rimer: que n'écrit-il en proſe ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe ?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtyle affreux
Diſtillé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma muſe, en l'attaquant, charitable & diſerete,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité,
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt à me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux tenté de tous les beaux eſprits;
Comme roi des auteurs, qu'on l'éleve à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire:
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier;
J'irai creuſer la terre, & comme ce barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit

Pétrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite ;
Que Billaine l'étale au deuxieme pilier ;
Le dégoût du cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le cenſurer :
Le public révolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque Chapelain met une œuvre en lumiere,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Liniere :
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paroiſſant dément tous ſes flatteurs.
Ainſi ſans m'accuſer, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus déſavoue :
Qu'il s'en prenne à ſa muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La ſatire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs dont l'appât vous abuſe
A de plus doux emplois occupez votre muſe :
Et laiſſez à Feuillet réformer l'univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phraſe de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gémiſſant :
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croiſſant :
Et paſſant du Jourdain les ondes allarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées*

Viendrai-je, en une églogue, entourée de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang-froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de soleil & d'aurore ;
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de molleſſe hébêté.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leurs tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.

Je

Je le déclare donc : Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un ſoleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru,
Cotin, à ſes ſermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à ſa chaire.
Sofal eſt le phénix des eſprits relevés.
Perrin.... Bon, mon eſprit, courage, pourſuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encore ces vers pour une raillerie?
Et Dieu ſait, auſſi-tôt, que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs bleſſés s'en vont fondre ſur vous!
Vous les verrez bientôt féconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages;
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi, répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et ſans eſpérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toujours, ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'auteur tant de ſots revêtus,

Lui marquer mon reſpect, & tracer ſes vertus.
Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous
menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur en cour-
roux,
Qui peut..... Quoi? Je m'entends. Mais encor?
Taiſez-vous.

SATIRE X.

L'Auteur entreprend de peindre ici au naturel les défauts que l'on reproche le plus communément aux femmes. La délicateſſe du pinceau eſt auſſi remarquable que la variété des portraits. Le Poëte conduit ſon Lecteur de l'un à l'autre par des tranſitions ménagées avec tout l'art poſſible ; c'eſt ainſi qu'il caractériſe ſucceſſivement la Coquette, la Joueuſe, l'Avare, la Bizarre, la Savante, la Précieuſe, la Bourgeoiſe de qualité, la Fauſſe Dévote, la Pédante, la Plaideuſe. Cette Satire fut achevée en 1693, mais elle ne fut publiée que l'année ſuivante.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord.
Ton beau-pere futur vuide ſon coffre-fort :
Et déja le notaire a, d'un ſtyle énergique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt tems de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De ſe voir careſſé d'une épouſe qu'on aime !
De s'entendre appeller *petit cœur*, ou *mon bon*...
De voir autour de ſoi croître dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agréable mere,
De petits citoyens dont on croit être pere :

Quel charme au moindre mal qui nous vient menacer
De la voir auſſi-tôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une épouſe à leurs yeux ſe déſole,
Penſent toujours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoi, je vois déja que ce diſcours t'aigrit!
Charmé de Juvénal, & plein de ſon eſprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter : *Que dès le tems de Rhée,*
La chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront :
Qu'on vit avec le fer naître les injuſtices,
L'impiété, l'orgueil & tous les autres vices,
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal,
N'alla point juſqu'au tems du troiſieme métal.
Ces mots ont dans ſa bouche une emphaſe admirable.
Mais je vous dirai, moi, ſans alléguer la fable,
Que ſi ſous Adam même, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des hommes avoué,
A la triſte innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la terre :
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynès, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora ſon pays ;
Et que même aujourd'hui ſur ce fameux modele,
On peut trouver encor quelque femme fidelle.
Sans doute, & dans Paris, ſi je ſais bien compter,

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouſe dans peu ſera la quatrieme.
Je le veux croire ainſi. Mais la chaſteté même,
Sous ce beau nom d'Epouſe, entrât-elle chez toi,
De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
Fais toujours du logis avertir la maîtreſſe.
Tel partit tout baigné de pleurs de ſa Lucrèce,
Qui fauté d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva.... Tu ſais.... Je ſais que d'un conte odieux
Vous avez comme moi ſali votre mémoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon hiſtoire.
Du projet d'un hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois, par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité, pour n'être pas inſtruit
A quels diſcours malins le mariage expoſe.
Je ſais que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloſe :
Que des maris trompés tout rit dans l'univers,
Epigrammes, chanſons, rondeaux, fables en vers,
Satire, comédie ; & ſur cette matiere,
J'ai vu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere :
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon & Saint-Gelais,
Ariſtote, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de ſatires naïves,
Des malices du ſexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le monde entretenu,
N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'uſage ;
Que ſous ce joug moqué, tout à la fin s'engage ;

Qu'à ce commun filet, les railleurs même pris,
Ont été très-ſouvent de commodes maris,
Et que pour être heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on ſait faire.
Enfin il faut ici parler de bonne foi,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroi,
Ces Neveux affamés, dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je crois déja les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront ſoin qu'on voie,
Se faire conſoler du ſujet de leur joie.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien céler,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les déſoler;
Et trompant un eſpoir, pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? ſoit foibleſſe ou raiſon,
Je ſuis las de me voir le ſoir en ma maiſon
Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traîtres,
Et toujours, à coup ſûr, ennemis de leurs maîtres.
Je ne me couche point, qu'auſſi-tôt dans mon lit,
Un ſouvenir fâcheux n'apporte à mon eſprit
Ces hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſociété.
A nous-mêmes livrés dans une ſolitude,
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
Et, ſi durant un jour, notre premier aïeul,
Plus riche d'un côté avoit vécu tout ſeul,

Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni par de vains diſcours & de frivoles vers,
Etalant au public notre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il eſt:
L'hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'homme en ſes paſſions toujours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mors & la bride:
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſavamment touché,
Deſmâres, dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter, quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en ſon beau jour.
Entends donc, & permets que je prêche à mon tour.
L'épouſe que tu prends, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe;
Ces danſes, ces héros à voix luxurieuſe?

Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolands :
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même ;
Qu'on ne ſauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer :
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer :
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique ?
Mais de quels mouvemens, dans ſon cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités ?
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écoliere enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces léçons,
Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure :
Bientôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe ?
Que toujours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes ſéducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie !
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes amans ſous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis :
Puis, bientôt en grande eau ſur le fleuve du Tendre
Naviguer à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Vénus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman,

Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte:
L'honneur eſt comme une iſle eſcarpée & ſans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans,
De Phedre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z.... & Meſſaline;
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Bleſſés, battus pour elle, & quatre aſſaſſinés,
Trop heureux, ſi toujours femme déſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſés à ramaſſer,
Elle s'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras tu, ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coquetter?
Entre nous, verras-tu d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la cour & la ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil:
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine;
Aux autres elle eſt douce, agréable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard;
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.

Dans ſa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux poſſéder ta Lucrece à ton tour.
Attends, diſcret mari, que la belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilette;
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoie au blanchiſſeur ſes roſes & ſes lis.
Alors tu peux entrer : mais ſage en ſa préſence,
Ne vas pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord, l'argent en main, paye & vîte & comptant,
Mais non : fais mine un peu d'en être mécontent
Pour la voir auſſi-tôt, de douleur oppreſſée,
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée.
Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais femme, après tout, a t-elle coûté moins !
A cinq cents louis d'or, tout au plus chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois, qu'à de ſi juſtes cris,
Toi-même convaincu déja tu t'attendris,
Tout prêt à la laiſſer, pourvu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu ?
Hé, que ſeroit-ce donc, ſi le démon du jeu,
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnez !
Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue, & façonnée exprès,
D'un Tournois de Baſſette ordonner les apprêts :
Ou, ſi par un arrêt la groſſiere police,

D'un jeu ſi néceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dés chaſſés de ſon cornet:
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'Hombre;
S'écrier ſur un as mal-à-propos jetté,
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté:
Ou querellant tout bas dans le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un roi venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors pour ſe coucher, les quittant non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſévelit,
Tant d'heures, ſans jouer, ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une femme en doux amuſemens
Sait du tems qui s'envole employer les momens;
C'eſt ainſi que ſouvent, par une forcenée,
Une triſte famille à l'Hôpital traînée,
Voit ſes biens en décret ſur tous les murs écrits,
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plutôt ſon jeu mille fois te ruine,
Que ſi la famélique & honteuſe Léſine,
Venant mal-à-propos la ſaiſir au collet,
Elle te réduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la robe on vantoit ſon illuſtre maiſon;
Il étoit plein d'eſprit, de ſens & de raiſon;

Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe ;
De ſes vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honnête en ſa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure,
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture ;
Et du foin que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroît une mule encore ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or, qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin ſonger à choiſir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit dans une avare & ſordide famille,
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille ;
Et ſans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
Il ſut, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta ; ni ſa vue éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée ;
Et trois cents mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ſes yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouſe ; & bientôt ſon hôteſſe nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-même le ſentit, reconnut ſon péché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance,
Offrit ſur ſes avis de régler ſa dépenſe.
Auſſi-tôt de chez eux tout rôti diſparut.
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent.
Deux grands laquais, à jeun, ſur le ſoir s'en allerent.
De ces coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,

Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé,
Deux ſervantes déja, largement ſoufflетées,
Avoient à coups de pieds deſcendu les montées;
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu,
Dans la rue en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux valet reſtoit, ſeul chéri de ſon maître,
Que toujours il ſervit, & qu'il avoit vu naître,
Et qui de quelque ſomme, amaſſée au bon tems,
Vivoit encor chez eux, partie à ſes dépens.
Sa vue embarraſſoit: il fallut s'en défaire;
Il fut de la maiſon chaſſé comme un corſaire.
Voilà nos deux époux ſans valets, ſans enfans,
Tous ſeuls dans leur logis, libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la léſine;
On condamna la cave, on ferma la cuiſine.
Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on ſéqueſtra le bois.
L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des préſens, qu'à l'abri de la magiſtrature,
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voiſins excroquoit,
Mais pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce couple illuſtre;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout ſouillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de ſa robe, en vain de pieces rajeunie,
A pied dans les ruiſſeaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De piéces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſés dans la plus noire ordure,

Dont la femme aux bons jours compoſoit ſa parure !
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percés ;
Ses ſouliers grimaçans vingt fois rapétaſſés,
Ses coeffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé, preſqu'auſſi hideux qu'elle.
Peindrai-je ſon jupon bigarré de latin,
Qu'enſemble compoſoient trois theſes de ſatin ;
Préſent qu'en un procès ſur certain privilege,
Firent à ſon mari les régens d'un college ;
Et qui ſur cette jupe à maint rieur encor
Derriere elle faiſoit lire, *Argumentabor.*
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : je l'ai vu.
Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſpérance entrerent,
De cette triſte vie enfin les délivrerent :
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux,
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit paſſe ainſi l'ordinaire meſure,
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la ſatire occuper moins de mots ?
Chacun ſait ſon métier, ſuivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Ecolier, ou plutôt ſinge de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits,

En voilà déja trois, peints d'aſſez heureux traits,
La femme ſans honneur, la coquette & l'avare,
Il faut y joindre encore la revêche bizarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle:
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon époux?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux;
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie:
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouſe nourrie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint-Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?
Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, anges ſi gracieux,
Tout-à-coup ſe changeant en bourgeoiſes ſauvages
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs maris?
Et, puis, quelque douceur dont brille ton épouſe,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ſes œuvres,

Reſous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres:
A la voir tous les jours dans ſes fougueux accès,
A ton geſte, à ton rire intenter un procès:
Souvent de ta maiſon gardant les avenues,
Les cheveux hériſſés, t'attendre au coin des rues,
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par-tout où tu vas, dans ſes yeux enflammés,
T'offrir non pas d'Iſis la tranquille Euménide,
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéïde,
Un tiſon à la main chez le roi Latinus,
Soufflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi? je chauſſe ici le Cothurne tragique.
Reprenons au plutôt le brodequin comique,
Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dis-moi donc, laiſſant là cette folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, ſans mal toujours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté?
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance?
Quel ſujet, dira l'un, peut donc ſi fréquemment
Mettre ainſi cette belle aux bords du monument?
La Parque, raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t-elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille?
Non, il eſt queſtion de réduire un mari,
A chaſſer un valet dans la maiſon chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop ſu lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile & néceſſaire,

Mais

Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un galant, objet de ſes deſirs....
O! que pour la punir de cette comédie,
Ne lui vois-je une vraie & triſte maladie!
Mais ne nous fâchons point: peut-être avant deux jours,
Courtois & Denyau, mandés à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui ſauront bien ôter cette ſanté d'Athlete:
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Lui donner ſagement le mal qu'elle n'a point,
En fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir ſon ame, & nous délivrer d'eux.
Pour moi, grand ennemi de leur art haſardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord? Bon, c'eſt cette ſavante,
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler: ſa ſcience, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa préſence
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience,
Puis d'une femme morte avec ſon embrion,

Il faut chez du Verney voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de notre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas ? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces eſprits jadis ſi renommés,
Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamés.
De tous leurs ſentimens cette noble héritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
Aux Perrins, aux Corats, eſt ouverte à toute heure ;
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux :
Là tous les vers ſont bons, pourvu qu'ils ſoient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre,
Plaint Pradon opprimé des ſifflets du parterre,
Rit des vains amateurs du grec & du latin,
Dans la balance met Ariſtote & Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile,
Peſe ſans paſſion Chapelain & Virgile,
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté,
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelque beauté,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la ſatire,
Autre défaut, ſi-non, qu'on ne le ſauroit lire ;
Et pour faire goûter ſon livre à l'univers,
Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les vers.
A quoi bon m'étaler cette biſarre école,
Du mauvais ſens, dis-tu, prêché par une folle !
De livres & d'écrits bourgeois admirateur,
Vais-je épouſer ici quelque apprentie auteur ?
Savez-vous que l'épouſe avec qui je me lie,

Compte entre ſes parens des Princes d'Italie ?
Sort d'aïeux dont les noms.... Je t'entends, & je voi
D'où vient que tu t'es fait ſecrétaire du Roi.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
Cependant t'avoûrai-je ici mon inſolence ?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,
Le ſourcil rehauſſé d'orgueilleuſes chimeres,
Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos peres :
Je ſais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat,
Où ſous l'un des Valois, Anguien ſauva l'état.
D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Je ne ſuis point ſi ſot que d'épouſer mon maître.
Ainſi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos aïeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cériſoles :
Ma maiſon, ni mon lit ne ſont point fait pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, votre noble courroux ;
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre,
De l'aſſiſtance au ſceau ne tire point ſon luſtre ;
Et que né dans Paris de magiſtrats connus,
Je ne ſuis point ici de ces nouveaux venus,
De ces nobles ſans nom, que par plus d'une voie,
La Province ſouvent en guêtres nous envoie.
Mais euſſé-je comme eux des meûniers pour parens,
Mon épouſe vint-elle encor d'aïeux plus grands,
On ne la verroit point vantant ſon origine,
A ſon triſte mari reprocher la farine.
Son cœur toujours nourri dans la dévotion,

e trop bonne heure apprit l'humiliation :
pour vous détromper de la pensée étrange,
ue l'hymen aujourd'hui la corrompe & la change,
chez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
tigé, qu'un époux ne la contraindroit point
traîner après elle un pompeux équipage,
i sur-tout de souffrir, par un profane usage,
u'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux,
n fastueux carreau soit vu sous ses genoux.
elle est l'humble vertu qui dans son ame empreinte....
: le vois bien, tu vas épouser une sainte :
: dans tout ce grand zele il n'est rien d'affecté.
is-tu bien cependant sous cette humilité,
'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
lcippe, connois-tu la nation dévote ?
te faut de ce pas en tracer quelques traits,
: par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avoue,
es femmes dont le zele est digne qu'on le loue,
ui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu:
en fais une chérie & du monde & de Dieu,
umble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
ui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
ue le vice lui-même est contraint d'estimer,
que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.
ais pour quelques vertus, si pures, si sinceres,
ombien y trouve-t-on d'impudentes fausaires,
ui sous un vain dehors d'austere piété,

De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empreint ſur leur viſage,
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage ?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler :
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantomes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tomes :
Mais pour moi, dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altiere,
Qui dans ſon ſot orgueil, aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeuil de la dévotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection :
Qui du ſoin qu'elle prend de me gêner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe ;
Et les yeux vers le ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maiſons,
Hante les hôpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes :
Mais de combattre en elle, & dompter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoumettre l'orgueil de ſon eſprit rébelle,
C'eſt ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.

Et peut-il, dira-t-elle en effet l'exiger ?
Elle a ſon directeur, c'eſt à lui d'en juger.
Il faut, ſans différer, ſavoir ce qu'il en penſe.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printems dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant, à l'entendre, il ſe ſoutient à peine,
Il eut encor hier la fiévre & la migraine :
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-être à tremblotter.
Mais de tous les mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?
Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide :
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remede,
Chez lui ſirops exquis, ratafias vantés,
Confitures ſur-tout volent de tous côtés :
Car de tous mets ſucrés, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomacs dévots toujours furent avides :
Le premier maſſe-pain pour eux, je crois, ſe fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre docteur bientôt va lever tous ſes doutes,
Du paradis pour elle, il applanit les routes :
Et loin ſur ſes défauts de la mortifier,
Lui-même prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine cenſure ?
Du rouge qu'on vous voit, on s'étonne, on murmure ;
Mais a-t-on, dira-t-il, ſujet de s'étonner ?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?

Aux uſages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme ſur-tout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits ;
L'œil à peine ſoutient l'éclat de vos rubis :
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane ?
Oui, lorſqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriſer ?
Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuſer.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire ;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous êtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour, charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille :
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
D'ailleurs, tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empêcher ces emplois faſtueux
D'être donnés peut-être à des ames mondaines,
Epriſes du néant des vanités humaines.
Laiſſez-là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et ſur votre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux, c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un ange entendre la réponſe,
Sa dévote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'en-haut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes,

Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement ;
Et croit que devant Dieu ſes fréquens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurés priviléges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoſiſme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaiſirs de l'enfer.
Mais dans ce doux état, molle, délicieuſe,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſévérité,
Baptiſant ſon chagrin du nom de piété,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde,
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne préſume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance ?
Réputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le portier lui demande ſon nom ;
Et que parmi ſes gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : le trait eſt bon. Dans les femmes, dis-tu,

Enfin

Enfin vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le ſexe peint d'une noble maniere :
Et Théophraſte même aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : il eſt tems de quitter le pinceau :
Vous avez déſormais épuiſé la ſatire.
Epuiſé, , cher Alcipe ! Ah ! tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet, ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le ſexe j'ai peint la piété cauſtique :
Et que ſeroit ce donc, ſi cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'Athéiſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loi mettant la deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de des-Barreaux ?
Mais ſans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encor exprimé la bruſque impertinente ?
T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore après le Sacrement,
Exiger d'un mari les reſpects d'un amant ?
T'ai-je fait voir de joie une belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait même à ſes amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac ?

T'ai-je encore décrit la dame brelandiere ;
Qui des joueurs chez ſoi ſe fait cabaretiere ;
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'hôteſſe d'une auberge à dix ſous par repas ?
Ai-je offert à tes yeux ces triſtes Tiſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes,
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,
Toujours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battant dans leurs enfans l'époux qu'elles haïſſent ;
Et font de leur maiſon, digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleurs, de larmes & de cris ?
Enfin t'ai-je dépeint la ſuperſtitieuſe,
La pédante au ton fier, la bourgeoiſe ennuyeuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien ?
Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin laſſe,
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grace.
J'entends : c'eſt pouſſer loin la modération.
Ah ! finiſſez, dis-tu, la déclamation.
Penſez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un cenſeur dans le fond qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au-deſſous de la bête ?
Mais enfin vous & moi c'eſt aſſez badiner :
Il eſt tems de conclure ; & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,

Noble, ſage, modeſte, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La belle tout à-coup rendue inſociable,
D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en diable,
Vous me verriez bientôt, ſans me déſeſpérer,
Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſéparer:
Nous ne ſommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien ſe monte à tant : tenez, voilà le vôtre :
Partez : délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſépare ainſi ?
Pour ſortir de chez toi, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente ?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir de s'y perſécuter ?
Bientôt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes prétentions va t'offrir un volume:
Car, grace au droit reçu chez les Pariſiens,
Gens de douce nature, & maris bons chrétiens,
Dans ſes prétentions une femme eſt ſans borne,
Alcippe, à ce diſcours je te trouve un peu morne.
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des arbitres..... Tu crois l'empêcher de plaider ;
Sur ton chagrin déja contente d'elle même,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,

Point de procès ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe ;
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie :
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abattu, conſterné,
Triſte, à pied, ſans laquais, maigre, ſec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur réſolu de te pendre,
Et pour comble de maux réduit à la reprendre.

SATIRE XI.

A MONSIEUR

DE VALINCOUR.

Le ſujet de cette Satire eſt le vrai & le faux honneur. L'Auteur, après avoir parlé des mépriſes de la plupart des hommes, au ſujet de ce qu'ils appellent l'honneur, *établit enfin que le vrai & le ſolide honneur conſiſte dans la juſtice, ſans laquelle toutes les autres prétendues bonnes qualités ne ſont que de faux brillans. Cette Satire fut commencée vers le mois de Novembre 1698.*

OUI, l'honneur, VALINCOUR eſt chéri dans le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir rêvetu, chacun met ſon bonheur :
Et tout crie ici-bas, l'honneur ! vive l'honneur !
Entendons diſcourir ſur les bancs des galeres,
Ce forçat abhorré même de ſes confreres :
Il plaint par un arrêt injuſtement donné,
L'honneur en ſa perſonne à ramer condamné.
En un mot, parcourons & la mer & la terre :
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtiſans, magiſtrats ; chez eux, ſi je les croi,

L'intérêt ne peut rien, l'honneur ſeul fait la loi.
Cependant, lorſqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçois par tout que folle ambition,
Foibleſſe, iniquité, fourbe, corruption;
Que ridicule orgueil de ſoi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, eſt comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt, joue un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage,
Impudemment le fou repréſenter le ſage,
L'ignorant s'ériger en ſavant faſtueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, & la vérité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts,
Le Public malin jette un œil inévitable;
Et bientôt la cenſure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du menſonge toujours le vrai demeura maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être;
Et jamais quoiqu'il faſſe, un mortel ici-bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas.
En vain ce miſanthrope, aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres:
Le ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur;
L'agrément fuit ſes traits, ſes careſſes font peur;

Ses mots les plus flatteurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
Le naturel toujours ſort, & ſait ſe montrer :
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer :
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage.
Mais loin de mon projet, je ſens que je m'engage :
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur par-tout, diſois-je, eſt du monde admiré:
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire ?
L'ambitieux le met ſouvent à tout brûler,
L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
Un faux brave à vanter ſa proueſſe frivole ;
Un vrai fourbe à jamais ne garder ſa parole ;
Ce poëte à noircir d'inſipides papiers ;
Ce marquis à ſavoir frauder ſes créanciers ;
Un libertin à rompre & jeûnes & carême ;
Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raiſon, qui pourroit le penſer ?
Qu'eſt-ce donc que l'honneur que tout doit embraſſer ?
Eſt-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ;
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à notre aſpect tout trembler ſous les cieux,
De poſſéder enfin mille dons précieux ?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un roi même ſouvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc eſt cet honneur qui ſeul doit nous charmer ?
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint-Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Pétrone.

Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité ;
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouït la terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte guerrier, terreur de l'univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand voleur que du Tertre & Saint-Ange.
Du premier des Céſars on vante les exploits ;
Mais dans quel tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Eût-il pu diſculper ſon injuſte manie ?
Qu'on livre ſon pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échafaud ſa tête & ſes lauriers.
C'eſt d'un Roi que l'on tient cette maxime auguſte,
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.
Raſſemblez à-la-fois Mithridate & Sylla ;
Joignez-y Tamerlan, Genſeric, Attila :
Tous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes,
Qui ſut pour tous exploits, doux modéré, frugal,
Toujours vers la juſtice aller d'un pas égal.
Oui, la juſtice en nous eſt la vertu qui brille :
Il faut de ſes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſéduit & qui plaît.
A cet unique appas l'ame eſt vraiment ſenſible.

Même aux yeux de l'injuſte, un injuſte eſt horrible ;
Et tel qu'il n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Diſons plus : Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.
Chacun de l'équité ne fait pas ſon flambeau,
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni d'Agueſſeau.
Mais juſqu'en ces pays, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe elle eſt de quelque uſage ;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt elle entre eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un dévot aux yeux creux, & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois dévot. Il nous dit : Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un dévot ſouvent un chrétien véritable,
La diſtance eſt deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.
Encor par ce dévot, ne crois pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique bande.
J'entends un faux chrétien, mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,
N'en a jamais conçu l'eſprit ni la juſtice ;
Un chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice,
Qui toujours près des Grands, qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſait les autoriſer ;
Et croit pouvoir au ciel, par ſes folles maximes,
Avec le ſacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.

Mais, pour borner enfin tout ce vague propos ;
Concluons qu'ici-bas le ſeul honneur ſolide,
C'eſt de prendre toujours la vérité pour guide ;
De regarder en tout la raiſon & la loi ;
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoi :
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'être juſte enfin : ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce diſcours pourtant donne aiſément les mains ;
Et pour t'en dire ici la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.
Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité ſa ſœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun ſous ce couple adoré :
Aucun n'avoit d'enclos ni de champ ſéparé.
La vertu n'étoit point ſujette à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'appelloit point alors un Janſéniſme.
L'Honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans ;
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſteres,
Maintenoit de ſa ſœur les regles ſalutaires.
Mais une fois au ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-tems au ſéjour étoilé.
Un Fourbe cependant, aſſez haut de corſage ;
Et qui lui reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon tems, & par-tout ce hardi ſuborneur
S'en va chez les humains crier, qu'il eſt l'honneur :
Qu'il arrive du ciel, & que voulant lui-même

Seul porter déſormais le faix du diadême,
De lui ſeul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces diſcours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente Equité honteuſement bannie,
Trouve à peine un déſert où fuit l'Ignominie.
Auſſi-tôt ſur un trône éclatant de rubis,
L'impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien, deux freres pointilleux,
Par ſon ordre amenant les procès & la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux ſous les noms de bon droit & de tort,
Vont chez elle établir le ſeul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un code fantaſtique:
Avant tout aux mortels preſcrit de ſe venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur ame, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs* ou *Tue*.

Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir ſiecle de fer.
Le frere au même inſtant s'arma contre le frere:
Le fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon pere:
La ſoif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérans:
L'ambition paſſa pour la vertu ſublime,
Le crime heureux fut juſte, & ceſſa d'être crime.
On ne vit plus que haine, & que diviſion.

Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le véritable Honneur ſur la voûte céleſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il parle ſans différer, & deſcendu des cieux,
Va par-tout ſe montrer dans les terreſtres lieux,
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode :
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode ;
Et lui-même traité de fourbe & d'impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux pieds du ſéducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage
Il livre les humains à leur triſte eſclavage ;
S'en va trouver ſa ſœur, & dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleſte ſéjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les triſtes mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être eſt-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût il l'auteur ; je conclus de ſa fable,
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'honneur véritable.

DISCOURS
DE L'AUTEUR,
Pour ſervir d'Apologie à la Satire ſuivante.

QUELQUE heureux ſuccès qu'ayent eu mes Ouvrages, j'avois réſolu depuis leur derniere édition de ne plus rien donner au Public ; & quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans (1), j'euſſe encore fait contre l'équivoque une ſatire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes écrits, bien loin de la publier, je la tenois ſoigneuſement cachée, & je ne croyois pas que moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainſi donc auſſi ſoigneux déſormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouiſſois, à mes infirmités près, d'une aſſez grande tranquillité, lorſque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde ſous mon nom quantité de méchans écrits, & entr'autres une piece en vers (2) contre les Jéſuites, également odieuſe & inſipide, & où l'on me faiſoit, en mon propre nom, dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus groſſieres. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car, bien que tous les gens ſenſés ayent connu ſans peine que la piece n'étoit point de moi, &

(1) Ce Diſcours fut compoſé en 1710.

(2) L'Ouvrage dont il s'agit ici, étoit une Epître d'environ ſoixante vers.

qu'il n'y ait eu que de très-petits eſprits qui ayent préſumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité eſt pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir ſoupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage ſi ridicule.

*J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infâmie; & tout bien conſidéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient, que de faire imprimer ma Satire contre l'*EQUIVOQUE*; parce qu'en la liſant, les moins éclairés, même de ces petits eſprits, ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifeſtement le peu de rapport qu'il y a de mon ſtyle, même en l'âge où je ſuis, au ſtyle bas & rampant de l'auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma ſatire, en la donnant au Public, un avertiſſement en maniere de préface, où je me juſtifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui, & j'eſpere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la ſatire pour laquelle eſt fait ce Diſcours.*

Je l'ai compoſée par le caprice du monde le plus bizarre, & par une eſpece de dépit & de colere poëtique, s'il faut ainſi dire, qui me ſaiſit à l'occaſion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin d'Auteuil, & rêvois en marchant à un poëme que je voulois faire contre les mauvais Critiques de notre ſiecle. J'en avois déja même compoſé quelques vers, dont j'étois aſſez content. Mais voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; & m'étant ſur le champ mis en devoir de la corriger,

je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniere, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, & de poursuivre mon poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'Equivoque même, une satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec. Et même, il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vîte au féminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers; mais ensuite les pensées me venant en foule, & les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cens cinquante.

C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse & ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est que j'ai travaillé cette piece avec le même soin que toutes mes autres Poésies. Une chose pourtant, dont il est bon que les Jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce

mot dans toute l'étroite rigueur de ſa ſignification grammaticale ; le mot Equivoque, en ce ſens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles ; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes ſortes d'ambiguités de ſens, de penſées, d'expreſſions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces mépriſes de l'eſprit humain, qui font qu'il prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naiſſance de l'Equivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainſi que je l'établis clairement dans ma ſatire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier pere avoit prêté l'oreille aux promeſſes du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie eſt un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique ; ſur-tout ma ſatire étant un pur jeu d'eſprit ; où il ſeroit ridicule d'exiger une préciſion géométrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus conſidérable, qu'on me fera peut-être au ſujet des propoſitions de morale relâchée que j'attaque dans la derniere partie de mon ouvrage. Car ces propoſitions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque ſorte ces Théologiens, & cauſer ainſi une eſpece de ſcandale dans l'Egliſe. A cela je réponds premièrement : Qu'il n'y a

aucune

aucune des propoſitions que j'attaque, qui n'ait été d'une fois condamnée par toute l'Egliſe, & tout ré ment encore par deux des plus grands Papes, qui a depuis long-tems rempli le Saint-Siège. Je dis en ſe lieu, qu'à l'exemple de ces célèbres Vicaires de JE. CHRIST, je n'ai point nommé les Auteurs d propoſitions, ni aucun de ces Theologiens dont o que je puis cauſer la diffamation, & contre leſ même j'avoue que je ne puis rien décider, puiſq n'ai point lu, ni ne ſuis d'humeur à lire leurs Ec ce qui ſeroit pourtant abſolument néceſſaire pour noncer ſur les accuſations que l'on forme contr' leurs accuſateurs pouvant les avoir mal entendus s'être trompés dans l'intelligence des paſſages o prétendent que ſont ces erreurs dont ils les accuſe ſoutiens en troiſieme lieu, qu'il eſt contre la droit ſon de penſer que je puiſſe exciter quelque ſca dans l'Egliſe, en traitant de ridicules des propoſ rejettées de toute l'Egliſe, & plus dignes encore leur abſurdité, d'être ſifflées de tous les fideles, réfutées ſérieuſement. C'eſt ce que je me crois obl dire pour me juſtifier. Que ſi après cela il ſe t encore quelques Théologiens qui ſe figurent décriant ces propoſitions, j'ai eu en vue de les d eux-mêmes, je déclare que cette fauſſe idée qu'il de moi, ne ſauroit venir que des mauvais artifi l'Equivoque, qui, pour ſe venger de injures que dis dans ma piece, s'efforce d'intéreſſer dans ſa ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n' penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me ſemble, bien des paroles, & peu

trop de paroles employées pour juſtifier un auſſi peu conſidérable ouvrage qu'eſt la ſatire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir diſpenſer d'apprendre aux lecteurs, qu'en attaquant, comme je fais dans ma ſatire, ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumieres, mais qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'Egard de mon Epître de l'Amour de Dieu, j'ai non-ſeulement conſulté ſur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Egliſe, qui, par l'étendue de ſes connoiſſances, & par l'éminence de ſa dignité, eſt le plus capable & le plus en droit de me preſcrire ce que je dois penſer ſur ces matieres; je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajouterai que ce pieux & ſavant Cardinal a eu trois ſemaines ma ſatire entre les mains, & qu'à mes inſtantes prieres, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue, en me comblant d'éloges, & m'a aſſuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un ſeul mot, que j'ai corrigé ſur le champ, & ſur lequel je lui ai donné une entiere ſatisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation ſi authentique, ſi ſûre & ſi glorieuſe, je puis marcher la tête levée; & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire déſormais contre la doctrine de mon ouvrage, que ce ne ſauroient être que de vaines ſubtilités d'un tas de miſérables ſophiſtes formés dans l'école du menſonge, & auſſi affidés amis de l'Equivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon ſens & de la vérité.

SATIRE XII.

SUR

L'ÉQUIVOQUE.

On vient de voir dans le discours précédent ce qui a donné lieu à la composition de cette Satire, L'Equivoque n'est point prise ici dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguïtés de sens, de pensées ou d'expressions, qui font souvent prendre une chose pour une autre. Cette piece fut composée en 1705.

DU langage françois bizarre Hermaphrodite,
De quelle genre te faire, Equivoque maudite,
Ou maudit? car sans peine aux Rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne;
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtés de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossiere
Envelopper mon style ami de la lumiere.

Tu ſais bien que jamais chez toi, dans mes diſcours
Je n'ai d'un faux brilant emprunté le ſecours.
Fuis donc. Mais non, demeure; un Démon qui m'inſpire,
Veut qu'encor une utile & derniere Satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne en nombre pair, joindre à ſes onze ſœurs;
Et je ſens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche: voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma muſe aujourd'hui ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encor un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique?
Ne vaudroit-il pas mieux, dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le ſel réjouiſſant,
Que d'aller contre toi ſur ce ton menaçant,
Pouſſer juſqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benſerade:
C'eſt par lui qu'autrefois miſe en ſon plus beau jour
Tu ſus, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le tems: le Public détrompé
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés, & des vertugadins.
Le lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,

Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi cherchant toujours quelque fineſſe aiguë,
Préſenter au lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.
Mais laiſſons-là le tort qu'à ſes brillans ouvrages,
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,
Source de toute erreur, ſema dans l'univers :
Et pour les contempler juſques dans leur naiſſance,
Dès le tems nouveau né, quand la Toute-Puiſſance
D'un mot forma le ciel, l'air la terre & les flots,
N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal ?
Il en fit ſur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience,
Fut que triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſut qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif, par-tout faiſoient la guerre,
Et qui courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta triſte rage,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage ;
Et bien que l'homme alors parût ſi rabaiſſé,
Par toi contre le ciel un orgueil inſenſé,
Armant de ſes neveux la giganteſque engeance ;
Dieu réſolut enfin, terrible en ſa vengeance,

D'abîmer ſous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluſes des cieux,
Par un fils de Noé fatalement ſauvée,
Tu fus, comme ſerpent, dans l'arche conſervée:
Et d'abord pourſuivant tes projets ſuſpendus,
Chez les mortels reſtant, encor tout éperdus,
De nouveau tu ſemas tes captieux menſonges,
Et remplis leurs eſprits de fables & de ſonges.
Tes voiles offuſquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu diſparut lui-même à leurs troubles regards.
Alórs tout ne fut plus que ſtupide ignorance,
Qu'impiété ſans borne en ſon extravagance.]
Puis de cent dogmes faux la ſuperſtition,
Répandant l'idolâtre & folle illuſion,
Sur la terre en tous lieux diſpoſée à les ſuivre,
L'art ſe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre;
Et l'artiſan lui-même humblement proſterné
Aux pieds du vain métal par ſa main façonné,
Lui demanda les biens, la ſanté, la ſageſſe:
Le monde fut rempli de Dieux de toute eſpece:
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les ſerpens, les poiſſons, les oiſeaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des ſacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ſes vœux propices,
Et croire follement maîtres de ſes deſtins,
Ces Dieux nés du fumier porté dans ſes jardins.
Bientôt ſe ſignalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par-tout fis parler les oracles,
C'eſt par ton double ſens dans leurs diſcours jetté,
Qu'ils ſurent en mentant dire la vérité,

Et ſans crainte, rendant leurs réponſes Normandes,
Des peuples & des rois engloutir les offrandes.
Ainſi loin du vrai jour, par toi toujours conduit,
L'homme ne ſortit plus de ſon épaiſſe nuit.
Pour mieux tromper ſes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice :
Et par toi de ſplendeur fauſſement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une baſſeſſe ;
La candeur ſe nomma groſſiéreté, rudeſſe.
Au contraire l'aveugle & folle ambition,
S'appella des grands cœurs la belle paſſion :
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe paſſa pour exquiſe prudence :
L'audace brilla ſeule aux yeux de l'univers ;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers
On ne reconnut plus qu'uſurpateurs iniques,
Que tyranniques rois, cenſés, grands politiques,
Qu'infâmes ſcélérats à la gloire aſpirans,
Et voleurs revêtus du nom de conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta ſavante malice ?
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la juſtice.
Dans les plus claires loix ton ambiguïté
Répandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embarraſſés des Juges les plus ſages,
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci :
Et pour comble de maux, à tes raiſons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé ſous leur commun effort,

Le vrai passa pour faux, & le bon droit eût tort.
Voilà comment déchu de sa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiere,
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.
De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens:
Car, qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné;
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue,
L'humble & vraie équité fut à peine entrevue;
Et par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce desordre extrême,
Il fallut qu'ici bas Dieu, fait homme lui même,
Vînt du sein lumineux de l'éternel sejour,
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphe, dans Délos, tes oracles se turent:
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux:
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bientôt contre lui ton audace rébelle,
Chez la nation même à son culte fidelle,

De

De tous côtés arma tes nombreux ſectateurs ;
Prêtres, phariſiens, rois, pontifes, docteurs ;
C'eſt par eux que l'on vit la Vérité ſuprême,
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même ;
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triſte iſſue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva ſoudain tout brillant de clarté ;
Et par tout ſa doctrine en peu de tems portée,
Fut du Gange & du Nil & du Tage écoutée ;
Des ſuperbes autels, à leur gloire dreſſés,
Tes ridicules Dieux tomberent renverſés.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatues
Pour le plus bas uſage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vaſes, trépieds, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoutins cet orage,
Et ſur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarraſſer l'homme en des nœuds plus ſubtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour ſeconder ta triſte frénéſie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Héréſie ;
Ce monſtre dès l'enfance à ton école inſtruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver.
Elle-même deux fois preſque toute Arienne,

Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne ;
Lorsqu'attaquant le Verbe & sa divinité,
D'une syllabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières ;
Et fit du sang chrétien couler tant de rivieres.
Le fidele au milieu de ces troubles confus,
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus :
Et dans plus d'un affreux & ténébreux concile,
Le mensonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeller Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux chrétiens d'enfer fût suscités ?
Laissons heurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux trouble-fanatiques,
Que ton horrible fille ici suscita pour,
Quand Luther & Calvin remplis de ton savoir,
Et soi-disans choisis pour réformer l'Eglise,
Vinrent du célibat affranchir la Prêtrise ;
Et des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible ;
Et sans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Protestant fut Pape une Bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes,
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris ;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,

On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles ſornettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup ſûr du Mercure galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptiſtes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Déiſtes,
Le plus vil artiſan eut ſes dogmes à ſoi,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La diſcorde au milieu de ces ſectes altieres,
En tous lieux cependant déploya ſes bannieres;
Et ta fille, au ſecours des vains raiſonnemens
Appellant le ravage & les embraſemens,
Fit en plus d'un pays, aux villes déſolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Egliſes brûlées.
L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur:
Et l'orthodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée;
Et crut, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.
Au ſignal tout-à-coup donné pour le carnage,
Dans les villes par-tout, théâtres de leur rage,
Cent mille faux zélés le fer en main courans,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, ſans diſtinction dans tout ſein hérétique,
Pleins de joie enfoncer un poignard catholique:
Car quel lion, quel tigre, égal en cruauté
Une injuſte fureur qu'arme la piété?
Ces fureurs juſqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toujours de l'Egliſe abhorrées:
Et dans ton grand crédit pour te bien conſerver,

Il falloit que le ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreſſe.
Pour y parvenir donc, ton active ſoupleſſe,
Dans l'école abuſant tes groſſiers écrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment impie, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entre eux réputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit ſûreté;
Et qu'un chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condâmnant, le ſuivre en conſcience.
C'eſt ſur ce beau principe, admis ſi follement,
Qu'auſſi-tôt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangereuſe & terrible morale,
Que Lucifer aſſis dans la chaire infernale,
Vomiſſant contre Dieu ſes monſtrueux ſermons,
Ait jamais enſeignée aux novices démons.
Soudain, au grand honneur de l'Egliſe payenne,
On entendit prêcher dans l'école chrétienne,
Que ſous le joug du vice un pécheur abattu,
Pouvoit, ſans aimer Dieu, ni même la vertu,
Par la ſeule frayeur au ſacrement unie,
Admis au ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, ſur ce ſeul paſſeport
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainſi, pour éviter l'éternelle miſere,
Le vrai zele chrétien n'étant plus néceſſaire,
Tu ſus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure.
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.

Sans ſymonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel.
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare ;
Et même chez les rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut, en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe ;
Pourvu que laiſſant-là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant, n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſut qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la juſtice, aſſaſſiner un homme.
Aſſaſſiner ? Ah ! non, je parle improprement ;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que ſans ſe corriger,
Tout pécheur..... Mais où vais-je aujourd'hui
m'engager ?
Veux-je d'un Pape illuſtre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ?
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
Tes ſubtils faux-fuyans, pour ſauver la molleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe ;
En un mot faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappés,
Que ſans peur débitant tes diſtinctions folles,
L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles ?
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il me va préparer ?

J'entends déja d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques ;
M'appeller scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur ;
De Pascal, de Wendrock, copiste misérable,
Et, pour tout dire enfin, janséniste exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués,
Blâmer de tes Docteurs la morale risible ;
C'est, selon eux, prêcher un jansénisme horrible ;
C'est nier qu'ici-bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit ; trop tard dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi, sors de ces lieux ;
Monstre, à qui par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fuis, vas chercher ailleurs tes patrons bien-aimés ;
Dans ces pays par toi rendus si renommés,
Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose ;
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monacal,
Tous les mois appuyé de ta sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient dit-on, sa séance.

FIN DES SATIRES.

ÉPITRES.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AU ROI.

L'Auteur dépeint dans cette Epître les douceurs & les avantages de la Paix. Cette piece fut composée en 1669, pour seconder les intentions de M. Colbert, qui toujours attentif au progrès des arts & des sciences, voyoit avec peine que le Roi pensoit à rompre la paix qui avoit été heureusement conclue à Aix-la-Chapelle l'année précédente.

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célebre en naufrages.
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, *à ton char*,
Je ne pusse attacher *Alexandre* & *César* ;
Qu'aisément je ne pusse en quelque ode insipide,

T'exalter aux dépens & de *Mars* & d'*Alcide* ;
Te livrer le *Bosphore* ; & d'un vers incivil
Proposer au *Sultan* de Te céder le *Nil*.
Mais pour Te bien louer, une raison sévere
Me dit qu'il faut sortir d'une route vulgaire :
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs :
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
Et si ma muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce-là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele ?
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous,
Quoi ? ce critique affreux n'en fait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance* ;
Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,
Et coupé, pour rimer, *Les Cédres du Liban* ?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revêtir encor de nos phrases usées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique :
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur le sucre & la canelle
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent :

Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, aſſis ſur la barriere.
Malgré moi toutefois, un mouvement ſecret
Vient flatter mon eſprit qui ſe tait à regret.
Quoi, dis-je, tout chagrin dans ma verve infertil
Des vertus de mon Roi ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire, attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer ?
Dans un ſi beau projet, ſi ma muſe rébelle
N'oſe le ſuivre aux champs de Lille & de Bruxell
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhin
La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein
Oui, GRAND ROI, laiſſons-là les ſiéges, les b
tailles,
Qu'un autre aille en rimant renverſer des muraille
Et ſouvent ſur tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoi bon d'une muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée ?
Jouiſſons à loiſir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la paix.
Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout prêts à quitter le rivage ?
Diſoit au roi Pyrrhus un ſage confident,
Conſeiller très-ſenſé, d'un roi très imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appel
Quoi faire ? L'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous :
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-no
Du reſte des Latins la conquête eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre : eſt-ce tout ? La Sic

Delà nous tend les bras, & bientôt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornez-vous-là vos pas ? Dès que nous l'aurons priſe;
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter:
Nous allons traverſer les ſables de Lybie,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte hémiſphère.
Mais de retour enfin que prétendez-vous faire ?
Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire ?
Le conſeil étoit ſage, & facile à goûter :
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pu l'écouter :
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux prélats de cour prêcher la réſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur de travail ennemi,
Approuve un fainéant ſur le trône endormi ;
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'honneur parmi les rois donne les premiers rangs :
Entre les grands héros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fécond en heureux téméraires :
Chaque ſiecle produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a vu mille fois des fanges Méotides,

Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui ſage en ſes projets,
Sache en un calme heureux maintenir ſes ſujets,
Qui du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
Il faut pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaiſans:
Le ciel à les former ſe prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux:
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux!
Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont-là les exploits que tu dois avouer:
Et c'eſt par-là, GRAND ROI, que je veux te louer.
Aſſez d'autres ſans moi d'un ſtyle moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dole au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paiſible.

Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,
Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gémiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretient l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés ;
La licence & l'orgueil en tout lieu réprimés ;
Du débris des traitans ton épargne groſſie ;
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie ;
Le ſoldat dans la paix ſage & laborieux ;
Nos artiſans groſſiers rendus induſtrieux ;
Et nos voiſins fruſtrés de ces tributs ſerviles
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un héros nobles amuſemens.
J'entends déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
Déja de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va ſauver de pupilles !
Que de ſavans plaideurs déſormais inutiles !
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins généreux ?
L'univers ſous ton regne a-t-il des malheureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher !
C'eſt par toi qu'on va voir les muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROI, pourſuis toujours, aſſure leur repos.
Sans elles un héros n'eſt pas long-tems héros.
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,

Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Heſpérie,
Enée enfin porta ſes dieux & ſa patrie :
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés,
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts :
Apollon te la doit : ouvre-lui tes tréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles :
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour Toi dépoſer à la poſtérité !
Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la ſatire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage ;
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus ſur la foi des auteurs ;
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau, qui dans ſes vers pleins de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'hiſtoire.

ÉPITRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES.

La principale raiſon pour laquelle l'Auteur compoſa cette Epître, fut pour conſerver la fable de l'Huître & des Plaideurs, qu'il avoit retranchée de l'Epître précédente. Il y decrit en peu de mots la ſottiſe de ceux qui ont la fureur de plaider.

A QUOI bon réveiller mes muſes endormies,
Pour tracer aux auteurs des regles ennemies ?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix ?
O le plaiſant Docteur qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnaſſe !
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux ?
J'entends déja d'ici Liniere furieux,
Qui m'appelle au combat : ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme :
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers,
Aura plutôt rempli la page & le revers.
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.

Mais

Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant, ſeul en ton bénéfice ?
Attends-tu qu'un fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
Vas-tu, grand défenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes moines mutins réprimer l'entrepriſe ?
Crois-moi, dût Auzanet t'aſſurer du ſuccès,
Abbé, n'entreprends point même un juſte procès.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice ;
Qui toujours aſſignant & toujours aſſignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits : ſot eſt celui qui donne :
C'eſt ainſi devers Caen que tout Normand raiſonne ;
Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toi, qui nourri bien en deça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point ardent bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe,
Conſulte-moi d'abord ; & pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrerent une huître,
Tous deux la conteſtoient, lorſque dans leur chemin,
La Juſtice paſſa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe :
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.

La Juſtice, peſant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille,
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais:
Meſſieurs, l'huître étoit bonne. Adieu, Vivez en paix.

ÉPITRE III.

A M. ARNAULD.

Le ſujet de cette Epître eſt la mauvaiſe honte *qui empêche le retour vers le bien, lorſqu'on s'en eſt une fois écarté. Elle fut compoſée en 1673.*

OUI, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
ARNAULD, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur deſſille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Près d'embraſſer l'Egliſe, au prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu ſais le frapper:
Mais un démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, ſais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
Et balançant Dieu même en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la vérité naiſſante.
Des ſuperbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie;
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,

Et nous rend l'un & l'autre eſclaves malheureux ;
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la vérité qu'il voit ;
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt-là de tous nos maux le fatal fondement,
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement ;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices:
Miſérables jouets de notre vanité,
Faiſons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de notre mal un ſecret ridicule ?
Le feu ſort de vos yeux pétillans & troublés ;
Votre pouls inégal marche à pas redoublés ;
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais..... Je n'ai rien ;
vous dis-je,
Répondra ce malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voilà tout ſon corps gangrené,
Et la fiévre demain ſe rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur ;
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne.
Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec ſoi ;
Le moment où je parle eſt déja loin de moi.
Mais quoi, toujours la honte en eſclaves nous lie :

Oui, c'eſt toi qui nous perds, ridicule folie :
C'eſt toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au démon par pudeur il vendit la nature.
Hélas ! avant ce jour qui perdit ſes neveux,
Tous les plaiſirs couroient au-devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre :
Le bled pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preſſé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam déchu de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériſſa les guérêts :
Le ſerpent vénimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu déſola les campagnes :
L'aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'avare des premiers en proie à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.

L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroître ;
La piété chercha les déſerts & le cloître.
Depuis on n'a point vu de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes ;
Moi-même, ARNAULD, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi toujours douteux, chancelant & volage ;
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele,
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens allarmer ;
Et même ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

ÉPITRE IV.

AU ROI.

Le ſujet de cette Epître eſt la campagne de 1672. Parmi les événemens qui la rendirent ſi glorieuſe au Roi, le Poëte choiſit le paſſage du Rhin par l'armée de France, le 12 Juin 1672, comme le ſujet le plus brillant, & par conſéquent le plus ſuſceptible des ornemens de la poéſie. Cette piece fut imprimée au mois d'Août 1672.

EN vain pour te louer, ma muſe toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête:
Ce pays, où cent murs n'ont pu te réſiſter,
GRAND ROI, n'eſt pas en vers ſi facile à dompter.
Des Villes que tu prends, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres;
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oui, par-tout de ſon nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et, qui peut, ſans frémir, aborder Woerden?
Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden?
Quelle muſe à rimer en tous lieux diſpoſée,
Oſeroit approcher des bords du Zuider-zée?
Comment en vers heureux aſſiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?
Il n'eſt fort entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puiſſe arrêter un rimeur ſix ſemaines;

Et par-tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck;
Le vers eſt en déroute, & le poëte à ſec.
Encor, ſi tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos muſes timides,
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaſte carriere,
Pégaſe s'effarouche, & recule en arriere.
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à Toi,
Que ma muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage,
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayions.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, & ſur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſavez des grands vers les diſgraces tragiques,
Et ſouvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante,
Lorſqu'un cri tout à-coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par-tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent ſon effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,

A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhimberg & Veſel, terraſſés en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux,
Au prix de ſa fureur, ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage ;
Et depuis ce Romain, dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles ;
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles :
« C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux moi
» Ait appris à couler ſous de nouvelles loix ;
» Et de mille remparts mon onde environnée
» De ces fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée !
» Ah ! périſſent mes eaux, ou par d'illuſtres coups
» Montrons qui doit céder des mortels ou de nous »
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,
Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenſeurs par la frayeur épars :
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe défendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,

» Eſt-ce ainſi que votre ame aux périls aguerrie,
» Soutient ſur ces remparts l'honneur & la patrie ?
» Votre ennemi ſuperbe en cet inſtant fameux,
» Du Rhin près de Tholus, fend les flots écumeux.
» Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
» N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée ?
» Allez, vils combattans, inutiles ſoldats,
» Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:
» Et la faux à la main parmi vos marécages,
» Allez couper vos joncs, & preſſer vos laitages;
» Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
» Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir ».

Ce diſcours d'un guerrier que la colere enflamme,
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne,
Déja prêt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance ſoutenu des regards du héros.
Son courſier écumant ſous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de près : ſous ce chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le bouillant Leſdiguiere,
Vivonne, Nantouillet, & Coiſlin & Salart :
Chacun d'eux au péril veut la premiere part.
Vendôme que ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance,
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois

Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant trente légers vaiſſeaux,
D'un tranchant aviron déja coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpêtre en fureur, l'air s'échauffe & s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint.
Sous les fougeux courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe;
Mais LOUIS d'un regard ſait bientôt la fixer:
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellone:
Le Rhin à leur aſpect d'épouvante friſſonne;
Quand pour nouvelle allarme à ſes eſprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſés:
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, & gagne les batailles:
Enguien, de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dès ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'ennemi renverſé fuit, & gagne la plaine:
Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,
Et ſeul, déſeſpéré, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.
Du Fleuve ainſi dompté la déroute éclatante
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante.

Wurts, l'eſpoir du pays, & l'appui de ſes murs;
Wurts... ah! quel nom, GRAND ROI! quel Hector
que ce Wurts!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté,
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bientôt.. Mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt tems: auſſi-bien ſi la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſais, pour ſortir, de porte qu'Hildesheim.
O! que le ciel ſoigneux de notre poéſie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voiſin de l'Aſie!
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ce lieu ſi ſeche & ſi ſtérile,
Qui ne ſoit en beaux mots par-tout riche & fertile.
Là plus d'un bourg fameux par ſon antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable ſon.
Quel plaiſir de te ſuivre aux rives du Scamandre!
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre:
De juger ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours!
Mais pourquoi ſans raiſon déſeſpérer ma veine!
Eſt-il dans l'univers de place ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles;
Puiſqu'ainſi dans deux mois tu prends quarante villes,
Aſſuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.

ÉPITRE V.

A MONSIEUR

DE GUILLERAGUES.

L'Auteur fait voir dans cette Epître que la véritable félicité consiſte dans la connoiſſance de ſoi-même, & qu'on ſe trompe quand on cherche ſon bonheur autre part que chez ſoi. Cette piece fut compoſée en 1674, & publiée l'année ſuivante.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſais & parler & te taire,
Apprends-moi, ſi je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la ſatire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fécond en plaiſantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater,
Quand mon eſprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le tems a mûri mes deſirs,
Que mon âge, amoureux de plus ſages plaiſirs,
Bientôt s'en va frapper à ſon neuvieme luſtre;

J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout, juſqu'à Pinchêne, & m'inſulte & m'accable ;
Aujourd'hui vieux lion, je ſuis doux & traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſés.
Ainſi que mes chagrins mes beaux jours ſont paſſés.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiſſe aux froids rimeurs une libre carriere.
Ainſi donc philoſophe à la raiſon ſoumis,
Mes défauts déſormais ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'erreur que je fuis, c'eſt la vertu que j'aime :
Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'eſt-là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Aſtrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement ſeche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir :
Ou que Bernier compoſe & le ſec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi ſur cette mer qu'ici bas nous courons,
Je ſonge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons,
A régler mes deſirs, à prévenir l'orage,
A ſauver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.
C'eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous :
Mais ce repos heureux ſe doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,

En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui ;
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?
Poſſédé d'un ennui qu'il ne ſauroit dompter,
Il craint d'être à ſoi-même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde ?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cuſco :
On ne le tire point des veines du Potoſe.
Qui vit content de rien, poſſede toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
O ! que ſi cet hiver un rhume ſalutaire,
Guériſſant de tous maux mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir ſa maiſon d'un agréable deuil :
Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe !
Diſoit le mois paſſé, doux, honnête & ſoumis,
L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard cathéreux,
Voilà ſon gendre riche : en eſt-il plus heureux
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,

Déja nouveau ſeigneur il vante ſa nobleſſe :
Quoique fils de meûnier encor blanc du moulin ;
Il eſt prêt à fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, ſombre, inquiet, à ſoi-même ennuyeux :
Il vivroit plus content, ſi comme ſes ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraie origine,
Sur le mulet encor il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on ; ſans lui tout eſt ſtérile ?
La vertu ſans argent n'eſt qu'un meuble inutile,
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat ;
L'argent ſeul au Palais peut faire un magiſtrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame
Dit ce fourbe ſans foi, ſans honneur & ſans ame ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'eſprit & le ſavoir,
J'eſtime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du goût de ce Sage inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier : Je ſuis libre.
De la droite raiſon je ſens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici-bas, ſans faire tant d'apprêts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.

Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon pere, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, & vit en frémissant,
Dans la poudre du greffe un poëte naissant.
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer;
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et sur-tout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru, que pour moi le sort dût se fléchir ?
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie, à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop: mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encor agite mon repos,

C'eſt l'ardeur de louer un ſi fameux Héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorſque je dors, en ſurſaut me réveille ;
Me dit que ſes bienfaits dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe mériter.
C'eſt-là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet ſatisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légere ;
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intérêt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

ÉPITRE VI.

A M. DE LAMOIGNON.

Cette Epitre a été composée en l'année 1667. L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la campagne, & les chagrins qui l'attendent à la ville. Horace a fait une Satire sur le même sujet, elle est la sixieme du Livre 2.

OUI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne eſt mon unique aſyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pied des monts, que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le village au-deſſus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre :
Et dans le roc, qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſait de ſa main creuſer un logement.
La maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée,
Se préſente au-dehors de murs environnée.

Le ſoleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'eſt-là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries:
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je conſtrui,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre & non magnifique
Nous préſente un repas agréable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujétir aux dogmes du Brouſſais,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'aſſaiſonne.
O fortuné ſéjour! ô champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je fixer ici ma courſe vagabonde!
Et connu de vous ſeuls oublier tout le monde!
Mais à peine du ſein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,

Chez vingt juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſidérables :
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la ſatire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux ?
Pradon a mis au jour un livre contre vous :
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous votre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.
Moi ? Vous : on nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume;
Toujours, depuis ce tems, en proie aux ſots diſcours,
Contre eux la vérité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la province une ſatire fade,
D'un plaiſant du pays inſipide boutade,
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi :
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la ville :
Non ; à d'autres, dit-il, on connoît votre ſtyle.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en vérité ;
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges !

Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de louanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toujours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiſer les muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valenciennе eſt entré comme un foudre ;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer, Naſſau par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ;
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie eſt mort en ce moment
Je ne ſais que répondre à ce vain compliment :
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le mortel, qui du monde retiré,
Vit content de ſoi-même en un coin ignoré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir !
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,

Sur les bords du Permeſſe aux louanges nourris,
Nous ne ſaurions briſer nos fers & nos entraves:
Du lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne ſaurions déchoir.
Le public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croiſſions:
Il veut qu'en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma muſe qui ſe plaît dans leurs routes perdu es,
Ne ſauroit plus marcher ſur le pavé des rues.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur ſauvage,
Tout l'été loin de toi demeurant au village,
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des loix,
Tu dois-là tous tes ſoins au bien de la patrie:
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie:
Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile;

Il me faut du repos, des prés & des forêts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprenti cavalier, galoper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pied de ces côteaux,
Où Policrene épand ſes libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude,
Chercher quels ſont les biens véritables ou faux,
Si l'honnête-homme en ſoi doit ſouffrir des défauts,
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toi tu ſauras m'attacher.
Heureux! ſi les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiégent les allées.
Alors ſauve qui peut; & quatre fois heureux,
Qui ſait pour s'échapper quelque autre ignoré d'eux.

ÉPITRE VII.

A M. RACINE.

Le ſujet de cette Epître eſt l'utilité qu'on peut reti rer de la jalouſie de ſes ennemis, & en particulier de bonnes & des mauvaiſes critiques. Elle fut compoſée l'occaſion de la Tragédie de Phedre & Hypolite, qu M. Racine fit repréſenter pour la premiere fois, premier Janvier 1677.

QUE tu ſais bien, RACINE, à l'aide d'un acteu
Emouvoir, étonner, ravir un ſpectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne crois pas toutefois par tes ſavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les ſuffrage
Si-tôt que d'Apollon un génie inſpiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent ;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent ;
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici-bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,

Et donner à ſes vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu pár priere,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ſes beaux traits aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcène plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond acte.
L'un défenſeur zélé des bigots unis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu:
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais ſi-tôt que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant ſur la ſcène tragique,
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'eſprits,
De Corneille vieilli ſais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'envie animée,
Attachant à ton nom ſa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit;
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe:

Mais par les envieux un génie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté, Cinna doit ſa naiſſance ;
Et peut-être ta plume aux cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne bleſſe point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge à chaque trait que ma plume haſarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me guériſſant que je ſais leur répondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.
Imite mon exemple, & lorſqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine & de leur mauvais ſens :
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnaſſe françois, ennobli par ta veine :
Contre tous ces complots ſauras te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable avenir.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phedre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne bénira d'abord le ſiecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles?
Cependant laiſſe ici gronder quelques cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs,
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le ſec traducteur du françois d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puiſſent plaire au plus puiſſant des rois;
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois,
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivonne,
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût leur donner ſon ſuffrage:
C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits,
Mais pour un tas groſſier de frivoles eſprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioché préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſavoir de Pradon.

ÉPITRE VIII.

AU ROI.

L'Auteur appelloit ordinairement cette Epître-ci ſon remercîment. *En effet, il y marque plus particuliérement que dans le reſte de ſes ouvrages, la reconnoiſſance qu'il avoit des bienfaits dont Sa Majeſté l'avoit gratifié. Elle fut compoſée en 1675; mais il ne la fit paroître que l'année ſuivante.*

GRAND ROI ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire.
Tu ſais bien que mon ſtyle eſt né pour la ſatire:
Mais mon eſprit contraint de la déſavouer,
Sous ton regne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode;
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toujours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers en ce ſtyle ennuyeux, ſans appas,
Déshonorent ma plume, & ne T'honorent pas.
Encor ſi ta valeur à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,
Peut-être mon eſprit, prompt à reſſuſciter,
Du tems qu'il a perdu ſauroit ſe raquitter.
Sur ces nombreux défauts, merveilleux à décrire,

Le ſiecle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſés.
Ton courage affamé de péril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire :
Souvent ce qu'un ſeul jour Te voit exécuter,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes ſujets Te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres vertus :
Te voyant de plus près je t'admire encore plus :
Dans les nobles douceurs d'un ſéjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des allarmes.
De ton trône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, Tu répands les bienfaits ;
Tu ſais récompenſer juſqu'aux muſes critiques.
Ah ! crois-moi, c'en eſt trop. Nous autres ſatiriques,
Propres à relever les ſottiſes du tems,
Nous ſommes un peu nés pour être mécontens.
Notre muſe ſouvent pareſſeuſe & ſtérile,
A beſoin pour marcher, de colere & de bile.
Notre ſtyle languit dans un remercîment :
Mais, GRAND ROI, nous ſavons nous plaindre élégamment.
O ! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Rois nés valets de leurs propres miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur tems ne prêtoient que leur nom !
Que ſans les fatiguer d'une louange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine !
Mais toujours ſous ton regne il faut ſe récrier ;

Toujours les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à T'admirer ma critique forcée,
N'a plus en écrivant de maligne penſée ;
Et mes chagrins ſans fiel, & preſque évanouis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.
La licence par-tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais ſens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des poëmes épiques,
S'empare de diſcours mêmes académiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon,
Et la ſcène Françoiſe eſt en proie à Pradon.
Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le pénible volume ;
Et ma muſe occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que Toi.
Tu le ſais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intéreſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toi : le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à louer au ſein de la ſatire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du même prix.
J'ai peur que l'univers qui ſait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance ;

Et que par tes préſens mon vers décrédité ;
N'ait moins de poids pour Toi dans la poſtérité.
Toutefois je ſais vaincre un remords qui Te bleſſe:
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager ;
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger ?
Ah ! plutôt de nos ſons redoublons l'harmonie:
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de génie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon tems, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſut égayer ſa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,
Il ſut fléchir Glicere, il ſut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble écrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour Toi je ſuis près d'entreprendre
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre ;
Et déja mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie: Arrêtez,
Horace eut cent talens ; mais la nature avare
Ne nous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvénal ;
Mais ſur le ton flatteur Pinchêne eſt votre égal.
A ce diſcours, GRAND ROI, que pourrai-je répondre ?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre ;
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arrête à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

EPITRE

ÉPITRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Cette Epître contient l'éloge du Vrai. *L'Auteur y fait voir que* rien n'eſt beau que le Vrai, *&* que le Vrai eſt ſeul aimable. *Le Poëte a fait briller ici tout ſon génie ; & il a ſu réunir en cette piéce tout le ſublime de la morale, avec toute la douceur de la Poéſie. Elle a été compoſée au commencement de l'année 1675.*

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
SEIGNELAY, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre juſqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte louange.
Auſſi tôt ton eſprit, prompt à ſe révolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces eſprits frivoles,
Que tout flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain ſonnet placé au rang des dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux ;
Et fiers du haut étage où la Serre les loge,
Avalent ſans dégoût le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix ;

Non que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits ;
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte ;
Tu ſouffres la louange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon héros dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage ;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincere.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre pere,
Seignelay, quelque auteur d'un faux zele emporté
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts ;
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars ;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mécene,
Le comparoit au fils de Pélée & d'Alcmene :
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroit LOUIS,
Et glaçant d'un regard la muſe & le poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui ;
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade :
Si dans cet inſtant même, un feu ſéditieux
Fait bouillonner mon ſang & pétiller mes yeux ?
Rien n'eſt beau que le vrai : le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.

De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers ſont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, & reçus chez les princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux:
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure:
Mais c'eſt qu'en eux le vrai, du menſonge vainqueur,
Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur;
Que le bien & le mal y ſont priſés au juſte;
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguſte;
Et que mon cœur toujours conduiſant mon eſprit;
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à ſoi-même il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par-tout s'offre & s'expoſe;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
C'eſt par-là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoutien,
Et qui parlant beaucoup, ne diſent jamais rien.
Mais peut-être enivré des vapeurs de ma muſe,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter: il n'eſt eſprit ſi droit,
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un eſprit oſe être ce qu'il eſt.

Vois-tu cet importun que tout le monde évite ;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'eſt pas ſans eſprit ; mais né triſte & peſant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant :
Il s'eſt fait de ſa joie une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaît ſans étude & ſans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toujours fade, ennuyeux, languiſſant :
Mais la nature eſt vraie, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime ;
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même.
Chacun pris dans ſon air, eſt agréable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable ;
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur :
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe,
Des auteurs décriés il prend en main la cauſe :
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer, ſoi-même on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la vérité.
C'eſt par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.

En vain par ſa grimace un bouffon odieux,
A table nous fait rire, & divertit nos yeux,
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre:
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui ſon théâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé, qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule vertu peut ſouffrir la clarté:
Le vice toujours ſombre aime l'obſcurité:
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe;
C'eſt lui qui de nos cœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé;
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture,
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encor arrangeant les diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-tôt qu'aux humains, faciles à ſeduire,
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La molleſſe amena la fauſſe vanité:
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.
Pour éblouir les yeux la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente:
L'or éclata par-tout ſur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine & la ſoie en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta ſur des patins:

La coquette tendit ſes lacs tous les matins ;
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foi :
Le courtiſan n'eut plus de ſentiment à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit par-tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur-tout fécond en impoſteurs,
Diffama le papier par ſes propos menteurs.
Delà vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, ſonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros paſſe pour ſans pareil,
Et, fût-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours biſarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers :
La louange agréable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraie,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux l'on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues,
Décrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roi, puiſée en ta maiſon ;
A ſervir ſes deſſeins, ta vigilance heureuſe ;
Ta probité ſincere, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable,

Et non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidele tableau :
Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier : *Premier Prince du monde*,
Courage sans pareil, *lumiere sans seconde* :
Ses vers jettés d'abord sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

PRÉFACE.

Je ne ſais ſi les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'approbateurs : mais je ſais bien que mes cenſeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique. Car tout y eſt extrêmement haſardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, ſous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le ſecond, je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes très-baſſes & très-petites ; & dans le troiſiéme, je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces cenſeurs, pour attaquer en moi le poëte orgueilleux, le villageois groſſier & le Théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme réſolution que j'ai priſe il y a long-tems, de ne rien répondre au moins ſur le ton ſérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes Epîtres ſont mauvaiſes, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes, & ſi elles ſont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le public n'eſt pas un juge qu'on puiſſe corriger, ni qui ſe régle par les paſſions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces écrits qui ſe font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il eſt de l'eſſence d'un bon livre d'avoir des cenſeurs ; & la plus grande diſgrace qui puiſſe arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epîtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt

que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit & de lumiere. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles, pour être présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux. Mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux Epîtres, quoique dans le style enjoué, étoient pourtant des Epîtres morales, où il n'étoit rien enseigné que de vertueux; qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diversité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si légere satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, & on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront guère de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la derniere, savoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; & que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vraisemblablement sera la derniere piece de poésie qu'on aura de moi: mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, & mes emplois historiques ne me laissant guère le tems de m'appliquer à chercher & à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néanmoins, avant que de finir cette Préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epître soit fort infaillible, & appréhenderont qu'en voulant les conduire, je ne les égare.

Afin donc qu'elles marchent ſûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu pluſieurs fois cette Epître à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jéſuites très-célèbres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine très-ſaine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illuſtres, à qui je l'ai récitée, en ont jugé comme eux. Que Monſeigneur l'Evêque de Meaux (1), *c'eſt-à-dire, une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Egliſe dans les derniers ſiécles, a eu long-tems mon ouvrage entre les mains; & qu'après l'avoir lu & relu pluſieurs fois, il m'a non-ſeulement donné ſon approbation, mais a trouvé bon que je publiaſſe à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce ſaint Archevêque* (2), *dans le Diocèſe duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, auſſi éminent en doctrine & en vertu, qu'en dignité & en naiſſance, que le plus grand Roi de l'univers, par un choix viſiblement inſpiré du ciel, a donné à la ville capitale de ſon royaume pour aſſurer l'innocence & détruire l'erreur, Monſeigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné examiner ſoigneuſement mon Epître, & a eu même la bonté de me donner ſur plus d'un endroit des conſeils que j'ai ſuivis, & m'a enfin accordé auſſi ſon approbation, avec des éloges dont je ſuis également ravi & confus* (3).

(1) *M. l'Evêque de Meaux.*] Jacques Benigne Boſſuet.

(2) *Ce ſaint Archevêque.*] Louis-Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, enſuite Cardinal.

(3). *Dont je ſuis également ravi & confus.*] Dans la premiere édition de cette Préface, qui parut en 1665, l'auteur la finiſſoit par ce petit article, qu'il ſupprima dans l'édition ſuivante, & que je rapporte ici pour ne rien dérober à la poſtérité, de ce que nous avons de lui.

« Je croyois n'avoir plus » rien à dire au lecteur. Mais » dans le tems même que » cette Préface étoit ſous la » preſſe, on m'a apporté une » miſérable Epître en vers, » que quelque impertinent a » fait imprimer, & qu'on » veut faire paſſer pour mon » ouvrage ſur l'Amour de » Dieu. Je ſuis donc obligé » d'ajouter cet article, afin » d'avertir le Public, que je » n'ai fait d'Epître ſur l'A- » mour de Dieu, que celle » qu'on trouvera ici: l'autre

Au-reſte (1), *comme il y a des gens qui ont publié que mon Epître n'étoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la propoſition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la ſoutient en plus d'une école. La voici :* Attritio a gehennæ metu ſufficit, etiam ſine ullâ Dei dilectione, & ſine ullo ad Deum offenſum reſpectu : quia talis honeſta & ſupernaturalis eſt.

C'eſt cette propoſition que j'attaque & que je ſoutiens fauſſe, abominable, & plus contraire à la vraie religion, que le Luthéraniſme ni le Calviniſme. Cependant je ne crois pas qu'on puiſſe nier qu'on ne l'ait encore ſoutenue depuis peu, & qu'on ne l'ait même inſérée dans quelques cathéchiſmes, en des mots fort approchans des termes latins que je viens de rapporter.

» étant une pièce fauſſe & » incomplette, compoſée de » quelques vers qu'on m'a » dérobés, & de pluſieurs » qu'on m'a ridiculement » prêtés, auſſi-bien que les » notes téméraires qui y ſont.

(1). *Au-reſte*, &c.] L'auteur ajouta cet article dans l'édition de 1701.

ÉPITRE X.

A MES VERS.

L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette piéce, & il l'appelloit ordinairement ſes inclinations. *Il la compoſa en l'année 1695, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs qui avoient oſé cenſurer ſes ouvrages, & particuliérement ſa ſatire X contre les femmes. L'idée en eſt priſe d'une Epître d'Horace, qui eſt la XX du Livre II.*

J'AI beau vous arrêter, ma remontrance eſt vaine :
Allez, partez, MES VERS, dernier fruit de ma veine;
C'eſt trop languir chez moi dans un obſcur ſéjour.
La priſon vous déplaît ; vous cherchez le grand jour ;
Et déja chez Barbin, ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains & foibles enfans dans ma vieilleſſe nés,
Vous croyez ſur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots, paſſant du peuple aux princes,
Charmer également la ville & les provinces ;
Et par le prompt effet d'un ſel réjouiſſant,
Devenir quelquefois proverbes en naiſſant.
Mais perdez cette erreur, dont l'appât vous amorce.
Le tems n'eſt plus, MES VERS, ou ma muſe en ſa force,
Du Parnaſſe François formant les nourriſſons,

De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons.
Quand mon eſprit pouſſé d'un courroux légitime,
Vint devant la raiſon plaider contre la rime ;
A tout le genre humain ſut faire le procès,
Et s'attaqua ſoi-même avec tant de ſuccès ;
Alors il n'étoit point de lecteur ſi ſauvage,
Qui ne ſe déridât en liſant mon ouvrage ;
Et qui pour s'égayer ſouvent dans ſes diſcours
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le ſecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets, ſurchargés de trois ans,
Ceſſez de préſumer, dans vos folles penſées,
MES VERS, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en mains, les lecteurs empreſſés.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſés:
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Exciter du public les juſtes moqueries,
Et leur auteur jadis à Regnier préféré,
A Pinchêne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier: *O vieilleſſe ennemie !*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par-tout qu'injurieux brocards
Et ſur vous & ſur lui fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indiſcrete
Ramene ſur les rangs encor ce vain Athlete ?
Quels pitoyables vers ! quel ſtyle languiſſant !
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant
De peur que tout-à-coup eſſanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe en tombant ſon maître ſur l'arene.

Ainſi s'expliqueront nos cenſeurs ſourcilleux ;
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout noble mot de terme haſardeux,
Et dans tous vos diſcours, comme monſtres hideux ;
Huer la métaphore & la métonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de chymie :)
Vous ſoutenir qu'un lit ne peut être effronté :
Que nommer la luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique
Vous tiendrez quelque tems ferme ſur la boutique ;
Vous irez à la fin honteuſement exclus,
Trouver au magaſin Pirame & Régulus,
Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
Les méditations de Buzée & d'Hayneuve :
Puis en triſtes lambeaux ſemés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.
Mais quoi, de ces diſcours, bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la poſtérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre !
Montrez-vous, j'y conſens : mais du-moins, dans mon livre,
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'eſt là qu'à la faveur de vos freres chéris,
Peut-être enfin ſoufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver, épars dans le volume.
Que ſi mêmes un jour le lecteur gracieux,

Amorcé par mon nom, ſur vous tourne les yeux ;
Pour m'en récompenſer, MES VERS, avec uſure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture ;
Et ſur-tout, prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toujours ſage ;
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que ſi quelqu'un, MES VERS, alors vous importune,
Pour ſavoir mes parens, ma vie & ma fortune,
Contez-lui, qu'allié d'aſſez hauts magiſtrats,
Fils d'un pere greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mere,
Réduit ſeize ans après à pleurer mon vieux pere ;
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon ſeul génie en marchant ſecondé,
Studieux amateur & de Perſe & d'Horace,
Aſſez près de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe :
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je fus, prenant l'eſſor par des routes nouvelles ;

Elever assez haut mes poétiques aîles ;
Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois ;
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits :
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma vue à Colbert inspiroit l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli ;
Retiré de la Cour & non mis en oubli,
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace,
Etant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer ;
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe,
Chercher pour l'y graver le plus précieux jaspe.
Sur-tout, à mes rivaux, sachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler :
Déja plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte,
Il vient pour vous chercher. C'est lui : J'entends sa voix.
Adieu, MES VERS, adieu pour la derniere fois.

ÉPITRE XI.

A MON JARDINIER.

Dans cette épître l'Auteur s'entretient avec ſon Jardinier, & par des diſcours proportionnés aux connoiſſances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poéſie, & la peine qu'il y a ſur-tout d'exprimer noblement & avec élégance les choſes les plus communes & les plus ſèches. Delà il prend occaſion de lui démontrer que le travail eſt néceſſaire à l'homme pour être heureux. Cette épître fut compoſée en 1695. Horace a auſſi adreſſé une épître à ſon fermier : c'eſt la quatorzieme du premier Livre.

LABORIEUX valet du plus commode maître,
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître ;
Antoine, gouverneur de mon Jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if & le chevre-feuil,
Et ſur mes eſpaliers, induſtrieux génie,
Sait ſi bien exercer l'art de la Quintinie ;
O ! que de mon eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toi ſi bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
& des défauts ſans nombre arracher les racines !
Mais parle : raiſonnons. Quand du matin au ſoir,
Chez moi pouſſant la bêche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile ;

Et rends tout mon jardin à tes loix ſi docile ;
Que dis tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux ;
De paroles en l'air par élans envolées,
Effrayer les oiſeaux perchés dans mes allées,
Ne ſoupçonnes-tu point, qu'agité du démon,
Ainſi que ce couſin des quatre Fils-Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire?
Mais non : tu te ſouviens qu'au village on t'a dit,
Que ton maître eſt nommé, pour coucher par écrit
Les faits d'un Roi plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand chroniqueur des geſtes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi même en rimes inſenſées,
Un bizarre portraît de ſes folles penſées ?
Mon maître, dirois-tu, paſſe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui falloit toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relâche tirée,
De ce ſable étancher la ſoif démeſurée.
« Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toi.

O ! que tu changerois d'avis & de langage,
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu poëte & bel-eſprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dît, ſans s'avilir, les plus petites choſes;
Fît des plus ſecs chardons, des œillets & des roſes;
Et ſût même au diſcours de la ruſticité
Donner de l'élégance & de la dignité;
Un ouvrage, en un mot, qui juſte en tous ſes termes,
Sût plaire à d'Agueſſeau, ſût ſatisfaire Termes:
Sût, dis-je, contenter en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'eſprits plus fins & la Ville & la Cour!
Bientôt de ce travail revenu ſec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me laſſer à chercher des viſions cornues;
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.
Approche donc, & viens; qu'un pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue & que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet & gêné,
Eſt, dans le repos même, au travail condamné;
La fatigue l'y ſuit, C'eſt en vain qu'aux poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence auſſi-tôt, la rime, la céſure,

La riche expreſſion, la nombreuſe meſure,
Sorcieres, dont l'amour ſait d'abord les charmer;
De fatigue ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les lauriers haleter les Orphées.
Leur eſprit toutefois ſe plaît en ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soutient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche indolence eſclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire:
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux plaiſirs, enfans de la molleſſe,
Uſurpent ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les remords;
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique, & les gouttes cruelles:
Guénaud, Rainſſant, Brayer, preſque auſſi triſtes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ſes gênes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des chênes;
Et le mettent au point d'envier ton emploi.

Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active & vigilante,
Eſt parmi les travaux, moins laſſe & plus contente;
Que la richeſſe oiſive au ſein des voluptés.
Je te vais ſur cela prouver deux vérités:
L'une, que le travail aux hommes néceſſaire,
Fait leur félicité, plutôt que leur miſere;
Et l'autre, qu'il n'eſt point de coupable en repos:
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois ſur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermés tu baiſſes le menton.
Ma foi, le plus ſûr eſt de finir ce ſermon;
Auſſi-bien j'apperçois ces melons qui t'attendent
Et ces fleurs qui là-bas entre elles ſe demandent,
S'il eſt fête au village, & pour quel ſaint nouveau
On les laiſſe aujourd'hui ſi long-tems manquer d'eau.

ÉPITRE XII.

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT.

*Le ſujet de cette Epître eſt l'*AMOUR DE DIEU. *Le deſſein de l'Auteur, en traitant cette matiere, a été de faire voir que la poéſie, que bien des perſonnes regardent comme un amuſement frivole, peut traiter les ſujets les plus relevés. En effet, le Poëte ſoutient ici les ſentimens de la plus ſaine théologie ſur l'Amour de Dieu, avec une vigueur & une nobleſſe dignes de ſon ſujet.*

DOCTE abbé, tu dis vrai, l'homme au crime attaché,
En vain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du péché.
Toutefois, n'en déplaiſe aux tranſports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'enfer la ſalutaire peur
N'eſt pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient ſouvent de la grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir, déja frappe à la porte.

Si le pécheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au ſacrement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zele l'enflamme:
Le Saint-Eſprit revient habiter en ſon ame,
Y convertit enfin les ténebres en jour,
Et la crainte ſervile en filial amour.
C'eſt ainſi que ſouvent la ſageſſe ſuprême,
Pour chaſſer le démon, ſe ſert du démon même.
Mais lorſqu'en ſa malice un pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, ſon véritable pere,
Craint & regarde Dieu comme un tyran ſévere,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas;
Et ſouhaite en ſon cœur que ce Dieu ne ſoit pas:
En vain la peur ſur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger ſa mémoire:
Vil eſclave toujours ſous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour eſſentiel à notre pénitence
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enſeigne ſur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous diſpoſe & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'amour ne ſuccede.
Ceſſez de m'oppoſer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſés, ignorans ſéducteurs,
Qui pleins de vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir ſans limite
Juſtifie à coup ſûr tout pécheur alarmé,
Et que ſans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.

Quoi donc, cher RENAUDOT, un chrétien effroyable,
Qui jamais ſervant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra marchant toujours dans des ſentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis;
Et parmi les élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques ſacremens reçus ſans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantés
Son ennemi mortel aſſis à ſes côtés!
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des docteurs même auſteres,
Qui les ſemant par-tout, s'en vont pieuſement
De toute piété ſaper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais fideles;
Traitant d'abord d'impie & d'hérétique affreux,
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémiſſent:
Prêts à la repouſſer les plus hardis molliſſent;
Et voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous auſſi? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face:
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le ſoutiens, il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui régle à ſon gré le ciel, la terre & l'onde,
Qu'en avouant qu'il eſt, & qu'il ſut tout former,
D'oſer dire qu'on peut lui plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux chriſtianiſme

Ne

Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganiſme ;
Et chérir les vrais biens, ſans en ſavoir l'auteur,
Vaut mieux que, ſans l'aimer connoître un créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte,
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la crainte,
Je n'entends point ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joie & de raviſſement,
Qui font des bienheureux la juſte récompenſe,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en ſaints deſirs,
N'y produit pas toujours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le ſait pas lui-même,
Tel craint de n'aimer pas, qui ſincérement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent myſtique,
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſéder Dieu dans les bras du démon.
Voulez-vous donc ſavoir, ſi la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flamme ;
Conſultez-vous vous-même. A ſes regles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos ſens, domptez-vous vos foi-
bleſſes ?
Dieu dans le pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſûr qu'il veut nous ſauver tous ;

Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve.
Marchez, courez à lui : qui le cherche, le trouve,
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.
Mais ne ſoutenez point cet horrible blaſphême ;
Qu'un ſacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoi que vos faux docteurs oſent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puiſſent vous diſpenſer.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame chrétienne,
Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu ſurvienne,
Puiſque ce ſeul amour ſuffit pour nous ſauver,
De quoi le ſacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur école !
Quoi ! dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
Le vœu du ſacrement n'eſt-il pas renfermé ?
Un païen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il être chrétien qu'il n'aſpire au baptême ?
Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'Egliſe avouer ſon péché ?
Du funeſte eſclavage où le démon nous traîne,
C'eſt le ſacrement ſeul qui peut rompre la chaîne :
Auſſi l'amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même il en eſt l'ame & le fondement.
Lorſqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les degrés preſcrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſait les ſuppoſer :
Le ſeul amour manquant ne peut point s'excuſer.

C'eſt par lui que dans nous la grace fructifie :
C'eſt lui qui nous ranime, & qui nous vivifie :
Pour nous rejoindre à Dieu, lui ſeul eſt le lien ;
Et ſans lui, foi, vertus, ſacremens, tout n'eſt rien.
A ces diſcours preſſans que ſauroit-on répondre ?
Mais approchez, je veux encor mieux vous confondre ;
Docteurs, dites-moi donc : quand nous ſommes abſous,
Le Saint-Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en nous ?
S'il eſt en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de ſon amour ſuprême ?
Et s'il n'eſt pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaiſſe ;
Et n'allez point, pour fuir la raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un criminel la peur ſeul a formé.
L'ardeur qui juſtifie & que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici-bas ſouvent inquiete & ſans joie,
Eſt pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un bienheureux dans l'éternel ſéjour.
Dans le fatal inſtant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame ſoit remplie ;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes ;
Et ne prétendez plus par vos confus ſophiſmes,
Pouvoir encore, aux yeux du fidele éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle,

Un jour des vrais enfans doit couronner le zele ;
Et non les froids remords d'un eſclave craintif,
Où crut voir Abelli quelque amour négatif.
Mais quoi! j'entends déja plus d'un fier ſcholaſtique,
Qui me voyant ici ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points ſacrés,
Curieux me demande, où j'ai pris mes degrés ;
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matieres,
Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumieres.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Eſt obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître ;
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral ?
Avoir extrait Gamache, Iſambert & du Val ?
Dieu dans ſon livre ſaint, ſans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui même à chaque page ?
De vains docteurs encor, ô prodige honteux !
Oſeront nous en faire un problême douteux,
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême ;
L'indiſpenſable loi d'aimer Dieu pour lui-même ;
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du chrétien rayer la charité ?
Si j'allois conſulter chez eux le moins ſévere,
Et lui diſois : Un fils doit-il aimer ſon pere ?
Ah ! peut-on en douter, diroit-il bruſquement ?
Et quand je leur demande en ce même moment :
L'homme ouvrage d'un Dieu ſeul bon & ſeul aimable,

Doit-il aimer ce Dieu, ſon pere véritable ?
Leur plus rigide auteur n'oſe le décider,
Et craint en l'affirmant de ſe trop haſarder.
Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bizarre, & pourtant aſſez vive,
Que je fus dans la ſuite employer en ſon lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au ſujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'inſulta, ſur ce que j'oſai dire,
Qu'il faut, pour être abſous d'un crime confeſſé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, eſt un pur calviniſme.
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le ſchiſme,
Et partant réprouvé ? Mais pourſuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans & les morts,
Et des humbles agneaux, objets de ſa tendreſſe,
Séparera des boucs la troupe péchereſſe :
A tous il nous dira, ſévere ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme :
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui ſoutins que l'homme dut m'aimer ;
Et qui ſur ce ſujet trop prompt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma juſtice,
Que le pécheur, touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moi ſentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu, ſi je vous en crois, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre agneau, ſon plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme ſi blâmé :
Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien aimé :

Vous qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles,
Embarraſſant les mots d'un des plus ſaints conciles,
Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon créateur:
Entrez au ciel: venez, comblé de mes louanges,
Du beſoin d'aimer Dieu déſabuſer les Anges.
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je crois, ſans l'offenſer:
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il hélas! parlé comme ma bouche!
Ce ſeroit ma réponſe à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche divine
Vous pourriez, ſans rougeur & ſans confuſion,
Soutenir l'amertume & la dériſion.
L'audace du docteur par ce diſcours frappée,
Demeura ſans réplique à ma proſopopée.
Il ſortit tout-à-coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Baſile Ponce,
Sur l'heure à mes raiſons chercher une réponſe.

FIN DES ÉPITRES.

L'ART POÉTIQUE.

AVERTISSEMENT.

C'EST à M. Despréaux principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons écrivains. Ce sont ses premieres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les poëtes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vue il forma le dessein de composer un Art Poétique.

Le célèbre M. Patru, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les regles générales de la poésie, à l'exemple d'Horace; mais pour les regles particulieres, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers françois; & il eut assez mauvaise opinion de notre poésie, pour la croire incapable de se soutenir dans des matieres aussi seches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins les difficultés que ce judicieux critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre poëte, ne servirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de son entreprise. Il commença dès-lors à travailler à son Art Poétique, & quelque tems après il en alla réciter le commencement à son ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiere, changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.

L'Art Poétique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choses principalement le rendent considérable: la difficulté de l'entreprise, la beauté des vers, & l'utilité de l'ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange que sa modestie lui faisoit rejetter: c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa poétique que dans celle d'Horace; & qu'il est entré bien plus avant que cet ancien dans le détail des regles de la poésie.

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des regles générales pour la poéſie ; mais ces regles n'appartiennent point ſi proprement à cet art, qu'elles ne puiſſent auſſi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écriture. Une courte digreſſion renferme l'hiſtoire de la poéſie françoiſe, depuis Villon juſqu'à Malherbe.

C'Est en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur,
Penſe de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne ſent point du ciel l'influence ſecrete,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé poëte ;
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif,
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du bel eſprit la carriere épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer ;

Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces ;
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
La nature fertile en eſprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme :
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Mais ſouvent un eſprit, qui ſe flatte & qui s'aime,
Méconnoît ſon génie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix inſolente,
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante ;
Et pourſuivant Moïſe au travers des déſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.
Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant ou ſublime,
Que toujours le bon ſens s'accorde avec la rime ;
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr,
La rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obéir :
Lorſqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'eſprit à la trouver aiſément s'habitue,
Au joug de la raiſon ſans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la ſert & l'enrichit.
Mais lorſqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et pour la ratraper, le ſens court après elle.
Aimez donc la raiſon : Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La plupart emportés d'une fougue inſenſée,
Toujours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.

Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pu penſer comme eux.
[illegible]tohs ces excès. Laiſſons à l'Italie
[illegible]ous ces faux brillans l'éclatante folie.
[illegible]out doit tendre au bon ſens : mais pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noie.
La raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voie.
Un auteur, quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me promene après de terraſſe en terraſſe.
Ici s'offre un perron ; là regne un corridor :
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales.
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance ſtérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſait ſe borner, ne fut jamais écrire,
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur :
J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé : mais ſa muſe eſt trop nue.

L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtyle trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux qui dans ſes vers ſait d'une voix légere,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévere!
Son livre aimé du ciel, & chéri des lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la baſſeſſe :
Le ſtyle le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du bon ſens, le burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales :
Le Parnaſſe parla le langage des halles :
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc & du bourgeois paſſa juſques aux princes.
Le plus mauvais plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à d'Aſſouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce ſtyle enfin la cour déſabuſée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aiſée ;
Diſtingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laiſſa la province admirer le Typhon.
Que ce ſtyle jamais ne ſouille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage ;
Et laiſſons le burleſque aux plaiſans du pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi ſur les pas de Brébeuf,

Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille ſévere.
Que toujours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez de mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La rime, au bout des mots aſſemblés ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon fut le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;
A des refrains réglés aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à ſa mode,
Et toutefois long-tems eut un heureux deſtin.
Mais ſa muſe en françois, parlant grec & latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,

Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.
Ce poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint ; & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence :
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les ſtances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix ; & ce guide fidele
Aux auteurs de ce tems ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas ; aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre ;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il eſt certains eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées :
Le jour de la raiſon ne le ſauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur-tout, qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.

En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux,
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux :
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.
Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe :
Un ſtyle ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle arene,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.
Hâtez-vous lentement ; & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez :
Ajoutez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemés de tems en tems pétillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties :
Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique ?
Soyez-vous à vous-même un ſévere critique.
L'ignorance toujours eſt prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,

Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais ſachez de l'ami diſcerner le flatteur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.
Un flatteur auſſi-tôt cherche à ſe récrier :
Chaque vers qu'il entend, le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe :
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe :
Il vous comble par-tout d'éloges faſtueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un ſage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits négligés :
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangés :
Il réprime des mots l'ambitieuſe emphaſe :
Ici le ſens le choque ; & plus loin c'eſt la phraſe :
Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers, un auteur intraitable,
A les protéger tous ſe croit intéreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah ! Monſieur, pour ce vers, je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid ;
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toujours conſtant à ne point ſe dédire,

Qu'un

Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant à l'entendre il chérit la critique :
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Auſſi-tôt il vous quitte, & content de ſa muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuſe ;
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots auteurs,
Notre ſiecle eſt fertile en ſots admirateurs :
Et ſans ceux que fournit la ville & la province,
Il en eſt chez le duc, il en eſt chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les courtiſans,
De tout tems rencontré de zéiés partiſans ;
Et pour finir enfin par un trait de ſatire,
Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

CHANT II.

Dans ce ſecond Chant, & dans le troiſiéme, notre Auteur explique le détail de la poéſie françoiſe, & donne le caractere & les regles particulieres de chaque poëme. Le ſecond Chant eſt employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire & le Vaudeville. L'Auteur a ſu varier ici ſon ſtyle avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes eſpeces de poéſies, il emploie préciſément le ſtyle qui convient à chaque eſpece en particulier.

TELLE qu'une bergere, au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens:
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son ton ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, châtouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtyle un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte & le hautbois;

Et follement pompeux dans ſa verve indiſcrete,
Au milieu d'une Eglogue étonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes, d'effroi, ſe cachent ſous les eaux.
Au contraire, cet autre abject en ſon langage,
Fait parler ſes bergers comme on parle au village.
Ses vers plats & groſſiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard, ſur ſes *Pipeaux ruſtiques*,
Vient encor fredonner ces Idylles gothiques;
Et changer ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot & Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la triſteſſe,

ıtte, menace, irrite, appaiſe une maîtreſſe.
ais pour bien exprimer ces caprices heureux,
eſt peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs, dont la muſe forcée
'entretient de ſes feux, toujours froide & glacée;
ıi s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
:rigent pour rimer, en amoureux tranſis:
:urs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
ne ſavent jamais que ſe charger de chaînes;
ıe bénir leur martyre, adorer leur priſon,
faire quereller les ſens & la raiſon.
: n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
ı'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle;
ı que du tendre Ovide animant les doux ſons,
ſonnoit de ſon art les charmantes leçons.
faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
ɛvant juſqu'au ciel ſon vol ambitieux,
ɛretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
ıx Athletes dans Piſe elle ouvre la barriere,
ıante un vainqueur poudreux au bout de la carriere;
ene Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
ı fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.
ıntôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
.e s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
le peint les feſtins, les danſes & les ris;
ıne un baiſer cueilli ſur les levres d'Iris,
i mollement réſiſte, & par un doux caprice,
:elquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.

Son ſtyle impétueux ſouvent marche au haſard.
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlégmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique;
Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue.
Pour prendre Dôle, il faut que Lille ſoit rendue;
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pouſſer à bout tous les rimeurs François,
Inventa du ſonnet les rigoureuſes loix;
Voulut, qu'en deux quatrains de meſure pareille,
La rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangés,
Fuſſent en deux tercets par le ſens partagés.
Sur-tout de ce poëme il bannit la licence,
Lui-même en meſura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un ver foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans défaut vaut ſeul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y penſent arriver;
Et cet heureux phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte, auſſi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait, de chez Sercy, qu'un ſaut chez l'épicier;

Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite ;
La meſure eſt toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné ;
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées :
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ſes plus cheres délices.
L'Elégie en orna ſes douloureux caprices.
Un héros ſur la ſcène eut ſoin de s'en parer,
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles.
Chaque mot eut toujours deux viſages divers,
La proſe le reçut auſſi bien que les vers :
L'avocat au Palais en hériſſa ſon ſtyle,
Et le docteur en chair en ſema l'Evangile.
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux ;
Et dans tous ces écrits la déclarant infame,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme ;
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſerent.
Toutefois à la cour les Turlupins reſterent ;

Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine,
Sur un mot en passant ne joue & ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole.
Aiguiser par la queue une Epigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La Ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus simple & plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse & l'amour.
L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la Satire.
Lucile le premier osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir:
Vengea l'humble vertu de la richesse altiere,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litiere.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et, malheur à tout nom qui propre à la censûre,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.
Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,

Etincellent pourtant de ſublimes beautés.
Soit que ſur un écrit arrivé de Caprée,
Il briſe de Séjan la ſtatue adorée;
Soit qu'il faſſe au conſeil courir les ſénateurs,
D'un tyran ſoupçonneux, pâles adulateurs;
Ou que pouſſant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Meſſaline:
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.
De tes maîtres ſavans, diſciple ingénieux,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles;
Dans ſon vieux ſtyle encor a des graces nouvelles.
Heureux ſi ſes diſcours craints du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'alarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur françois veut être reſpecté:
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
[redacted] trait de ce poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville;
Agréable indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant;
La liberté françoiſe en ſes vers ſe déploie,
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéïſme éleve,
Conduiſent triſtement le plaiſant à la Greve.

Il faut, même en chanſons, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin & le haſard
Inſpirer quelquefois une muſe groſſiere,
Et fournir ſans génie un couplet à Liniere.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chanſonnette,
Au même inſtant prend droit de ſe croire poëte:
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un ſonnet:
Il met tous les matins ſix impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bientôt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

CHANT III.

Les regles de la Tragédie, de la Comédie & du poëme Epique, sont la matiere du troisiéme Chant. Il est le plus beau de tous, soit par la grandeur du sujet, soit par la maniere dont l'auteur l'a traité.

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les allarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages;
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
Ou n'excite en notre ame une *pitié* charmante;
En vain vous étalez une scène savante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir

Un ſpectateur, toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un auteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dit, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.
Que le lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué.
Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrenées,
Sur la ſcène en un jour renferme des années.
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, & barbon au dernier.
Mais nous, que la raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action ſe ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au ſpectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expoſe;

Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe ;
Mais il eſt des obiets, que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toujours croiſſant de ſcène en ſcène,
A ſon comble arrivé, ſe débrouille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout à coup la vérité connuë,
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La Tragédie informe & groſſiere en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple chœur, où chacun en danſant
Et du Dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie ;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans les chœurs jetta les perſonnages,
D'un maſque plus honnête habilla les viſages :
Sur les ais d'un théâtre en public exhauſſé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéreſſa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expreſſion ;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe latine.
Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré

Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le ſavoir, à la fin, diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chaſſa ces docteurs, prêchans ſans miſſion.
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de chœur & de muſique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du théâtre, ainſi que des romans.
De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la nature;
Qu'il ſoit ſur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intéreſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere.

Conſervez à chacun ſon propre caractere,
Des ſiecles, des pays, étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez donc de donner ainſi que dans Clélie,
L'air, ni l'eſprit françois à l'antique Italie;
Et ſous des noms romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus damoret.
Dans un roman frivole aiſément tout s'excuſe,
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe;
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon,
Mais la ſcène demande une exacte raiſon,
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ſes héros ſemblables à ſoi-même.
Tout à l'humeur gaſconne en un auteur gaſcon,
Calprenede & Juba parlent du même ton.
La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque paſſion parle un différent langage.
La colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube déſolée,
Ne vienne pas pouſſer une plainte ampoulée,
Ni ſans raiſon décrire, en quels affreux pays
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez:
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat & d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond,
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond :
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille :
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille :
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche & s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie Epique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage ;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, Vénus est la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots :
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse :

Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaye en mille inventions,
Crée, éleve, embellit, aggrandit toutes choſes;
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air;
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poéſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur,
Le poëte n'eſt plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid hiſtorien d'une fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos auteurs deçus,
Baniſſant de leurs vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes ſaints & ſes prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poëtes,
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.
L'évangile à l'eſprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités:
Et de vos fictions le mêlange coupable,

Même à ſes vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire ?
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccès.
Je ne veux point ici lui faire ſon procès :
Mais, quoi que notre ſiecle à ſa gloire publie ;
Il n'eût point de ſon livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage héros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raiſon ;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede & ſa maîtreſſe,
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve en un ſujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre & païen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la fable employer la figure :
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux :
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le berger, ne paſſe le monarque ;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zele iront chaſſer l'allégorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur :
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur ;

Et fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos
songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de menſonges.
La fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les
vers;
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idoménée,
Héléne, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre,
Rend un poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne
laſſer?
Faites choix d'un héros propre à m'intéreſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre hé-
roïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïs,
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez pas un ſujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.
Soyez vif & preſſé dans vos narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.
C'eſt-là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y préſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,

Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes maîtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui *va*, *ſaute*, *revient*,
Et joyeux, *à ſa mere offre un caillou qu'il tient.*
Sur de trop vains objets, c'eſt arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juſte étendue.
Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégaſe monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tous ces grands cris
La montagne en travail enfante une ſouris.
O ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux :
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muſe en arrivant ne met pas tout en feu ;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens ;
Et déja les Céſars dans l'Eliſée errans.
De figures ſans nombres égayez votre ouvrage,
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut être à-la-fois & pompeux & plaiſant ;
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids & mélancoliques,

Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature;
Homere ait à Vénus dérobé ſa ceinture.
Son livre eſt d'agrémens un fertile tréſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre méthodique,
Son ſujet de ſoi-même & s'arrange & s'explique:
Tout ſans faire d'apprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'un amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche & ſe ſuit;
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des ſoins; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par haſard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimérique,
Fiérement prend en main la trompette héroïque.
Sa muſe déréglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds;
Et ſon feu, dépourvu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriſer,
De ſon mérite faux le veut déſabuſer:

Lui-même applaudiſſant à ſon maigre génie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention,
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſtérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le bon ſens de retour,
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leur tas au magaſin, cachés à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos;
Et ſans nous égarer ſuivons notre propos.
Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique,
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtilla le venin de ſes traits mépriſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie,
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué:
Et Socrate par lui, dans *un chœur de nuées*,
D'un vil amas de peuples attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magiſtrat, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par édit les poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms & les viſages.
Le théâtre perdit ſon antique fureur.
La comédie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,

S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modele :
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.
Que la nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond :
Qui ſait bien ce que c'eſt qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une ſcène heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Préſentez-en par-tout les images naïves :
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de différens traits.
Un geſte la découvre, un rién la fait paroître :
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs.
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ſes caprices,
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices ;
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'âge viril plus mûr, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir,

Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoi, les tréſors qu'elle entaſſe;
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le préſent, & vante le paſſé;
Inhabile aux plaiſirs dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos acteurs au haſard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, & connoiſſez la ville:
L'une & l'autre eſt toujours en modeles fertile.
C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du Miſantrope.
Le comique, ennemi des ſoupirs & des pleurs,
N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs:
Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes acteurs badinent noblement:
Que ſon nœud bien formé ſe dénoue aiſément;
Que l'action, marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une ſcène vuide:
Que ſon ſtyle humble & doux ſe releve à propos;
Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots
Soient pleins de paſſions finement maniées;

Et les ſcènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un pere dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable;
C'eſt un amant, un fils, un pere véritable.
J'aime ſur le théâtre un agréable auteur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du ſpectateur,
Plaît par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaiſant, à groſſiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tréteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux laquais aſſemblés jouer ſes maſcarades.

CHANT IV.

Dans le quatriéme Chant, l'Auteur revient aux préceptes généraux. Il s'attache à former les poëtes, & leur donne d'utiles inſtructions ſur la connoiſſance & l'uſage des divers talens, ſur le choix qu'ils doivent faire d'un cenſeur éclairé, ſur leurs mœurs, ſur leur conduite particuliere. Il explique enſuite, par forme de digreſſion, l'hiſtoire de la poéſie, ſon origine, ſon progrès, ſa perfection & ſa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, & célebre aſſaſſin.
Lui ſeul y fit long-tems la publique miſere.
Là le fils orphelin lui redemande un pere.
Ici le frere pleure un frere empoiſonné.
L'un meurt vuide de ſang, l'autre plein de ſéné.
Le rhume à ſon aſpect ſe change en pleuréſie;
Et par lui la migraine eſt bientôt frénéſie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux déteſté,
De tous ſes amis morts un ſeul ami reſté,
Le mene en ſa maiſon de ſuperbe ſtructure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord ſemble né dans cet art:
Déja de bâtimens parle comme Manſard.
D'un ſalon qu'on éleve, il condamne la face;
Au veſtibule obſcur il marque une autre place,
Approuve l'eſcalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande ſon maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve & ſe corrige.

Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la regle & l'équerre à la main,
Laissant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire:
Il est dans tout autre art des degrés différens:
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.
On ne lit guère plus Rampale & Ménardiere,
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere,
Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier Merveille.
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant,
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,

En tous lieux auſſi-tôt ne courez pas le lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le ſalue,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la rue.
Il n'eſt temple ſi ſaint, des anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa muſe un lieu de ſûreté.
Je vous l'ai déja dit, aimé qu'on vous cenſure;
Et ſouple à la raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un ſot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une piéce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens;
Et ſa foible raiſon, de clarté dépourvue,
Penſe que rien n'échappe à ſa débile vue.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous les croyez,
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſavoir éclaire:
Et dont le rayon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclairera vos doutes ridicules,
De votre eſprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux,
Trop reſſerré par l'art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement,

Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la ville ;
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en ſavantes leçons votre muſe fertile
Par-tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames déſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes eſprits,
Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la ſcène,
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimène.
L'amour du moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir & m'étaler ſes charmes,
Je condamne ſa faute en partageant ſes larmes.
Un auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les ſens:
Son feu n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la vertu, nourriſſez-en votre ame.
En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur ;
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.
Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes frénéſies ;
Un ſublime écrivain n'en peut être infecté ;

C'eſt un vice qui ſuit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette ſombre rivale
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les pieds en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.
C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un livre;
Il faut ſavoir encor & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre écrivain.
Je ſais qu'un noble eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime :
Mais je ne puis ſouffrir ces auteurs renommés,
Qui dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire;
Et font d'un art divin, un métier mercenaire.
Avant que la raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des loix;
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere nature,
Diſperſés dans les bois, couroient à la pâture :
La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs & de remparts :
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des loix mit la foible innocence.

Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
Delà sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
Depuis le ciel en vers fit parler les oracles:
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées:
Et leur art attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux, vit dresser des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse:

Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la richeſſe.
Aux plus ſavans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
Mais, quoi ? dans la diſette une muſe affamée
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un auteur, qui, preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades,
Horace a bu ſon ſaoul, quand il voit les Ménades :
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le ſuccès d'un ſonnet.
Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe ;
Et que craindre en ce ſiecle où toujours les beaux arts
D'un aſtre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence ?
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos nourriſſons ;
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui, rallumant ſon audace,
Soit encore le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes héros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts :
Que pour lui l'épigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle ſavante lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :

Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage :
Dira les bataillons sous Maſtricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dol & Salins sous le joug ont ployé.
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant, qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports,
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette & la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux ;
Vous offrir ces leçons, que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais aussi pardonnez, si plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux observateur fidele,
Quelquefois du bon or je sépare le faux ;
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

Fin de l'Art Poétique.

LE

LE

LUTRIN,

POËME HÉROÏ-COMIQUE.

AVIS AU LECTEUR (1).

IL seroit inutile maintenant de nier que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un different assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction, & tous les personnages y sont non-seulement inventés; mais j'ai eu soin de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espece de défi (2), qui me fut

(1) L'Auteur publia en 1674 les quatre premiers chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit fort au long, mais avec quelque déguisement à quelle occasion il avoit composé ce poëme. Dans l'édition de 1683, il supprima cette Préface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici faisoit partie.

(2) *Sur une espece de défi.*] Le demêlé du Trésorier & du Chantre, parut si plaisant à M. le premier Président de

fait en riant par feu Monſieur le premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accès obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme ſa piété étoit ſincere, elle étoit auſſi fort gaie, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de ſatires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers & des auteurs attaqués. Il me loua même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poéſie de la ſaleté qui lui avoit été

Lamoignon, qu'il propoſa à M. Deſpréaux d'en faire le ſujet d'un poëme, que l'on pourroit intituler, *La conquête du Lutrin* ou *Le Lutrin enlevé*; à l'exemple du Taſſoni qui avoit fait ſon poëme de *La Secchia rapita*, ſur un ſujet preſque ſemblable. M. Deſpreaux répondit qu'il ne falloit jamais défier un fou, & qu'il l'étoit aſſez, non-ſeulement pour entreprendre ce poëme, mais encore pour le dédier à M. le Premier Préſident lui-même. Ce Magiſtrat n'en fit que rire, & l'Auteur ayant pris cette plaiſanterie pour une eſpece de défi, forma dès le même jour l'idée & le plan de ce poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaiſir que cet eſſai fit à M. le premier Préſident encouragea M. Deſpréaux à continuer.

juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas déſagréable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens ; c'eſt à dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point ! Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice ! Quel fonds inépuiſable de piété & de zele ! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au-dehors, c'étoit toute autre choſe au dedans, & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualités admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins que je lui rendis, ne furent mêlés d'aucune raiſon d'intérêt mercenaire : & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes ſi dignes de vivre, ſoient ſi-tôt enlevés du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un ouvrage de pure plaiſanterie.

ARGUMENT.

LE Tréſorier remplit la premiere dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le remettre Delà il arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce poëme.

LE LUTRIN,

POËME HÉROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ſes longs travaux & ſa force invincible,
Dans une illuſtre égliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le chœur.
C'eſt en vain que le Chantre abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prélat ſur le banc de ſon rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muſe, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance
De ces hommes ſacrés rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t il dans l'ame des dévots?
Et toi, fameux héros, dont la ſage entremiſe
De ce ſchiſme naiſſant débarraſſa l'égliſe,

Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique chapelle,
Ses chanoines vermeils, & brillant de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des chantres gagés le ſoin de louer Dieu:
Quand la Diſcorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normands.
Elle y voit aborder le marquis, la comteſſe,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la nobleſſe;
Et par-tout des plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ſes étendarts.
Mais une égliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave; elle ſeule au procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
« Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vîtres,

» J'aurai pu juſqu'ici brouiller tous les chapitres ?
» Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins !
» J'aurai fait ſoutenir un ſiége aux Auguſtins :
» Et cette égliſe seule, à mes ordres rebelle,
» Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle !
» Suis-je donc la Diſcorde ? & parmi les mortels,
» Qui voudra déſormais encenſer mes autels » ?
A ces mots d'un bonnet couvrant ſa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.
Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour :
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe indolence.
C'eſt là que le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger ſomme attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage :
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage,
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre, & reconnnoît l'égliſe ;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant elle adreſſe ces mots :
« Tu dors, Prélat, tu dors, & là haut à ta place,
» Le Chantre aux yeux du chœur étale ſon audace,
» Chante les *Oremus*, fait des proceſſions,
» Et repand à grands flots les bénédictions.

» Tu dors ? Attends-tu donc, que ſans bulle & ſans
» titre
» Il te raviſſe encor le rocher & la mître ?
» Sors de ce lit oiſeux, qui te tient attaché,
» Et renonce au repos, ou bien à l'évêché ».
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de ſa vie,
Le ſuperbe animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens :
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & laquais & ſervante ;
Et d'un juſte courroux ranimant ſa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, ſon aumônier fidele,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle,
Lui montre le péril, que midi va ſonner,
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quelle aveugle caprice,
Quand le dîner eſt prêt, vous appelle à l'office ?
De votre dignité ſoutenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
A quoi bon ce dégoût & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner, quatre-tems ou vigile ?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un dîner rechauffé ne valut jamais rien.
Ainſi dit Gilotin, & ce miniſtre ſage,
Sur table, au même inſtant, fait ſervir le potage.

Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect,
Demeure quelque tems muet à cet aſpect.
Il céde, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gémit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes partiſans va ſemer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues ;
Comme on voit marcher les bataillons de grues,
Quand le Pigmée altier, redoublant ſes efforts,
De l'Hébre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table :
La couleur lui renaît, ſa voix change de ton :
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tôt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert ; & ſoudain la nappe étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres compagnons de mes longues fatigues ;
Qui m'avez ſoutenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé :
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage ;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin & le ton & la loi ?

Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge;
Une divinité me l'a fait voir en ſonge;
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oui pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes:
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours:
Ses ſanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire:
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déja vu quatre âges:
Il ſait de tous les tems les différens uſages;
Et ſon rare ſavoir, de ſimple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs:
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ſerrés, qui forment la clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis, de leur vaſte contour,
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre,

Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour, attiroit tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie;
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers sans gloire enséveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit;
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.
C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur,
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage,
Mais dans Paris, plaidons: c'est-là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourra les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, & le bénir lui-même.
Ce discours aussi tôt frappe tous les esprits;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.

Il veut que ſur-le-champ, dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office,
Mais chacun prétend part à cet illuſtre emploi.
Le ſort, dit le Prélat, vous ſervira de loi :
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on ſe preſſe d'écrire.
Auſſi-tôt trente noms, ſur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entaſſés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête ſa main novice:
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au ciel, la main nue
Bénit trois fois les noms, & trois fois les remue,
Il tourne le bonnet : l'enfant tire, & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le deſtin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On ſe tait, & bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniere,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa perruquiere.
Ils s'adorent l'un & l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on ; avant le ſacrement.
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage,
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier ſuperbe eſt l'effroi du quartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encore, & le Prélat par grace
Une derniere fois les brouille & les reſſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.

Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant porte-croix,
Boirude ſacriſtain, cher appui de ton maître,
Lorſqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître;
On dit que ton front jaune, & ton teint ſans couleur
Perdit en ce moment ſon antique paleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour ſauter au plancher, fit deux pas en arriere.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-tôt on ſe leve; & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

CHANT II.

CEPENDANT cet oiſeau qui prône les merveilles,
Ce monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il ſait, & ce qu'il ne ſait pas:
La Renommée enfin, cette prompte courriere,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquiere;
Lui dit que ſon époux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte récit, tremblante, déſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée;
Et trop ſûre d'un mal qu'on penſe lui céler:
Oſes-tu bien encor, traître, diſſimuler,
Dit-elle? Et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'hyménée,
Ni ton épouſe enfin toute prête à périr,
Ne ſauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?
Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidele;
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;
L'eſpoir d'un juſte gain, conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une égliſe?
Où vas-tu, cher époux? Eſt-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits?
Quoi! d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,

Si

Si mon cœur, de tout tems facile à tes desirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses ;
Si toi seul en mon lit enfin eus toujours part,
Differe au moins d'un jour ce funeste départ.
En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, & son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu ;
Mais enfin rappellant son audace premiere :
Ma femme, lui dit-il d'une voix douce & fiere,
Je ne veux point nier les solides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée :
Et sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre :
Et toi-même donnant un frein à tes desirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le ciel qui m'appelle :
Une Eglise, un Prélat m'engage en sa querelle :
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs ;
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son amante effarée

Demeure le teint pâle & la vue égarée :
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquieme étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrape & la ſuit.
Les ombres cependant, ſur la ville épandues,
Du faîte des maiſons deſcendent dans les rues :
Le ſouper hors du chœur chaſſe les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſavoit tout prévoir,
Au ſortir du conſeil eût ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude.
Il eſt bientôt ſuivi du ſacriſtain Boirude :
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
Quoi ! le pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'allégreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche & ſuis-nous du moins où l'honneur nous artend.
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :

Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une fcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du ciel voit leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſourit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voyant, pouſſe un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Cîteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour:
Les plaiſirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines.
L'autre broie en riant le vermillon des moines;
La Volupté la ſert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout envelopper,
D'un funeſte récit vient encor la frapper,
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux pieds des murs ſacrés d'une Sainte-Chapelle
Elle a vu trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.
La Diſcorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin doit paroître,
Qui doit y ſoulever un peuple de mutins.
Ainſi le ciel l'écrit au livre des deſtins.
A ce triſte diſcours, qu'un long ſoupir acheve,

La Molleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
« O Nuit, que m'as-tu dit ? quel démon ſur la terre,
» Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
» Hélas ! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
» Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,!
» S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans
» honte
» Laiſſoient leur ſceptre aux mains ou d'un maire
» ou d'un comte ?
» Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible cour.
» On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
» Seulement au printems, quand Flore dans les
» plaines,
» Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
» Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent
» Promenoient dans Paris le monarque indolent.
» Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le ciel impitoyable
» A placé ſur leur trône un prince infatigable ;
» Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix,
» Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
» Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace,
» L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace.
» J'entends à ſon ſeul nom, tous mes ſujets frémir.
» En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
» Loin de moi ſon courage entraîné par la Gloire,
» Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
» Je me fatiguerois, à te tracer le cours
» Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours,
» Je croyois, loin des lieux, d'où ce prince m'exile,

» Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un aſyle.
» Mais en vain j'eſperois y régner ſans effroi ;
» Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
» Par mon exil honteux la Trape eſt ennoblie.
» J'ai vu dans ſaint-Denis la réforme établie.
» Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
» Et la regle déja ſe remet dans Clairvaux.
» Cîteaux dormoit encore, & la Sainte-Chapelle
» Conſervoit du vieux tems l'oiſiveté fidelle.
» Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverſer,
» D'un ſéjour ſi chéri vient encor me chaſſer.
» O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
» A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
» Ah ! Nuit, ſi tant de fois dans les bras de l'Amour
» Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour :
» Du moins ne permets pas. . . . » La Molleſſe oppreſſée,
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

MAIS la Nuit auſſi-tôt de ſes aîles affreuſes
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revole vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déja de Mont-lhéry voit la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc, s'allongent dans la nue,
Et préſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funebres,
De ces murs déſertés habitent les ténebres.
Là depuis trente hivers un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des déſaſtres fameux ce meſſager fidele
Sait toujours des malheurs la premiere nouvelle;
Et tout près d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le ciel il envoie,
Il rend tous ſes voiſins attriſtés de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit;
Et dans les bois prochains Philomene en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiſeau plein d'alégreſſe
Reconnoît à ce ton la voix de ſa maîtreſſe.
Il la ſuit; & tous deux d'un cours précipité,

De Paris à l'inſtant abordent la cité :
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La nuit baiſſe la vue, & du haut du clocher
Obſerve les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier, qui d'une main légere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer en buvant, Gilotin & Bacchus.
« Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
» Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
» Mais allons, il eſt tems qu'ils connoiſſent la Nuit».
A ces mots regardant le hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voûte ſacrée,
Juſqu'en la ſacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le ſiniſtre animal.
Mais les trois champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place,
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrés,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déja le ſuperbe portique :
Où Ribou le libraire au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut,
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant ;

Et bientôt au braſier d'une mêche enflammée,
Montre, à l'aide du ſoufre, une cire alumée.
Cet aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un ſoleil au milieu de la nuit.
Le temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la nef la vaſte ſolitude,
Et dans la ſacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt-là que du lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque-tems en admira la forme.
Mais le barbier qui tient les momens précieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le tems eſt cher, portons-le dans le temple:
C'eſt-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même ſe courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt ému, le ſacriſtain pâlit,
Le perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine,
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner le barbier frémiſſant:
De ſes aîles dans l'air ſecouant la pouſſiere.
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus,
Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent:

D'une

D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent ;
Et bientôt au travers des ombres de la nuit,
Le timide eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'aſyle,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe préſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'aſyle eſt déſerté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Diſcorde qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant, tonne, éclate, menace ;
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacés,
S'apprête à réunir ſes ſoldats diſperſés.
Auſſi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride ſon front, allonge ſon viſage,
Sur un bâton noueux laiſſe courber ſon corps,
Dont la chicane ſemble animer les reſſorts ;
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la troupe terraſſée :
« Lâches, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
» Aux cris d'un vil oiſeau vous cédez ſans combat.
» Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'au-
» dace ?
» Craignez-vous d'un hibou l'impuiſſante grimace ?
» Que feriez-vous, hélas ? ſi quelque exploit nouveau
» Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Bar-
» reau ;
» S'il falloit ſans amis, briguant une audience,

» D'un magistrat glacé soutenir la présence ;
» Où d'un nouveau procès hardi solliciteur,
» Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
» Croyez-moi, mes enfans : je vous parle à bon
» titre,
» J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre :
» Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
» Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
» Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs
» passages.
» L'Eglise étoit alors fertile en grands courages :
» Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
» Eût plaidé le Prélat & le Chantre avec lui.
» Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
» Ne peut plus enfanter de ces ames divines ;
» Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs
» vertus,
» De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
» Songez, quel déshonneur va souiller votre gloire,
» Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
» Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
» Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.
» Votre ame, à ce penser, de colere murmure,
» Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
» Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
» Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.
» Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
» Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
» Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,
» Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront ».
En achevant ces mots, la Déesse guerriere

De son pied trace en l'air un sillon de lumiere ;
Rend aux trois champions leur intrépidité ;
Et les laisse tout pleins de sa divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut & l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts & renversés ;
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'oiseau sort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussi-tôt dans le chœur la machine emportée,
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de Maillet unis & rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent ;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, Chantre, hélas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans allarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du lutrin le funeste appareil :
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place ;

Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau ;
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot :
Et le pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les chantres à matines :
Quand leur chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redoublés de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oiſeuſe.
Le vigilant Girot court à lui le premier ;
C'eſt d'un maître ſi ſaint le plus digne officier.
La porte dans le chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier huiſſier à l'égliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil ?
Quoi ? voulez-vous au chœur prévenir le ſoleil ?
Ah ! dormez, & laiſſez à des chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêle plutôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux ;
Quand, l'eſprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuiſſans,
Je bénissois le peuple & j'avalois l'encens ;
Lorſque du fond caché de notre ſacriſtie,

Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bleuâtre éclat,
M'a fait voir un ſerpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce dragon plein de ſoufre & de nitre,
Une tête ſortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hériſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais lutrins.
Animé par ſon guide, en ſifflant il s'avance:
Contre moi ſur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain; & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayés laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur.
Le déſolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, ſort du lit en furie.
On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où fut l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire:
Prend ſes gants violets, les marques de ſa gloire;
Et ſaiſit, en pleurant, ce rocher, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Auſſi-tôt d'un bonnet ornant ſa tête griſe,
Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe;
Et hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le chœur.
O toi, qui ſur tes bords qu'un eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat & la grenouille:
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,

Mis l'Italie en feu pour la perte d'un ſeau ;
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord pâle & muet, de colere immobile,
A force de douleur il demeura tranquille ;
Mais ſa voix s'échappant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots :
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, hélas ! trop véritable.
Je le vois, ce dragon, tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuſe !
Quoi ? même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas ?
O ciel ! quoi ? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Déſormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Egliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu ?
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;
Et ſans laſſer le ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus,
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira ſur ſon banc de ma rage inutile ;
Et verra dans le chœur le pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſaurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.

Périſſons s'il le faut : mais de ſes ais briſés,
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſés.
A ces mots d'une main par la rage affermie,
Il ſaiſiſſoit déja la machine ennemie,
Lorſqu'en ce ſacré lieu, par un heureux haſard,
Entrent Jean le Choriſte & le ſonneur Girard,
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
Pour les procès eſt jointe à la vaſte ſcience.
L'un & l'autre auſſi tôt prend part à ſon affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du lutrin, diſent-ils, abattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine ;
Et que tantôt aux yeux du chapitre aſſemblé,
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le pupitre,
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de ſaints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les chanoines dormans.
Partez. Mais ce diſcours les ſurprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
De notre complaiſance oſez-vous l'exiger ?
Hé, Seigneur ! quand nos cris pourroient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos, miniſtres aſſidus,
Et pénétrer des lits au bruit inacceſſibles ;
Penſez vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſu les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puiſſe arracher ?

Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous
plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pu faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le Prélat vous fait peur :
Je vous ai vu cent fois ſous ſa main béniſſante,
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſez les genoux :
Je ſaurai réveiller les chanoines ſans vous.
Viens, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele,
Prenons du ſaint jeudi la bruyante creſſelle.
Suis-moi. Qu'à ſon lever le ſoleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts.
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroi, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la Grand'Salle;
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le démon du tumulte & du bruit.
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent:
Déja de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits
Et que l'Egliſe brûle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Penſe être au Jeudi Saint, croit que l'on dit ténebres;
Et déja tout confus, tenant midi ſonné,
En ſoi-même frémit de n'avoir point dîné.
Ainſi, lorſque tout prêt à briſer cent murailles,
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Verſailles,

Au retour du ſoleil & des zéphirs nouveaux ;
Fait dans les champs de Mars déployer ſes drapeaux,
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante ;
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encor eſt prêt à ſe noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe;
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence ;
Ils courent au chapitre ; & chacun ſe preſſant
Flatte d'un doux eſpoir ſon appétit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeûner vaine & frivole attente !
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre déſolé, lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le ſeul chanoine Evrard, d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais il a beau preſſer, aucun ne lui répond :
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe & ſe leve, Alain ce ſavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
Qui poſſede Abéli, qui ſait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſavant canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſûr, d'une main Janſéniſte.
Mes yeux en ſont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le Prélat le chapelain Garnier.
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,

Par ce miniſtre adroit tente de le ſéduire.
Sans doute il aura lu dans ſon ſaint Auguſtin,
Qu'autrefois ſaint Louis érigea ce lutrin.
Il va vous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque auteur ſignalé.
Voyons ſi des lutrins Bauny n'a point parlé.
Etudions enfin, il en eſt tems encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſéveli,
Que chacun prenne en main le moëlleux Abéli.
Ce conſeil imprévu de nouveau les étonne:
Sur-tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moi? dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil! Non, non, ſongeons à vivre:
Va maigrir, ſi tu veux, & ſécher ſur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſais ce qu'un fermier nous doit rendre par an;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliotheque;
En plaçant un pupitre on croit nous rabaiſſer;
Mon bras ſeul ſans latin ſaura le renverſer.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve.
C'eſt-là mon ſentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reſte déjeûnons, meſſieurs, & buvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,

Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre ſur-tout en paroit raſſuré.
Oui, dit-il, le pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruine aſſurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence.
Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tôt il ſe leve, & la troupe fidelle
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zele.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux !
Et bientôt le lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte :
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot, qui ſe défend en vain :
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancelle, éclate & tombe.
Tel ſur les monts glacés des farouches Gélons
Tombe un chêne battu des voiſins aquilons ;
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachés.

CHANT V.

L'AURORE cependant, d'un juſte effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe aſſemblée,
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac auſſi-tôt Brontin d'un pied fidele
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ſes ſoins bénit l'heureux ſuccs
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'apprête.
L'ivoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le buis tombe en morceaux:
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi-paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts pour le ſervir, à déſerter le chœur.

Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sybille :
Son antre n'eſt pas loin : allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit, à ce conſeil, où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple, entend, non ſans frémir,
De l'antre redouté les ſoupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis dont l'affreuſe Grand-Salle
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un pilier fameux, des plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratiques
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane, & ce monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins dévorans, & l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens.
Sans ceſſe feuilletant les loix & la coutume ;
Pour conſumer autrui, le monſtre ſe conſume ;
Et dévorant maiſons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Thémis a vu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour.
Comme un hibou, ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'eſt un lion ſuperbe ;
Tantôt, humble ſerpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe.

En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses loix.
Ses griffes vainement par Puffort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies;
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde & la ſalue;
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vue:
Reine des longs procès, dit-il, dont le ſavoir
Rend la force inutile & les loix ſans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caen tous les fruits de l'automne,
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé ſur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma ſaiſon derniere:
D'un Prélat qui t'implore, exauce la priere.
Un rival orgueilleux, de ſa gloire offenſé,
A détruit le lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale,
Du digeſte & du code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes amis,
Qui dans ſes propres loix embarraſſe Thémis.
La Sibylle à ces mots, déja hors d'elle même,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême:
Et pleine du démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer;
« Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
» Je vois, je vois au chœur la maſſe replacée;
» Mais il faut des combats: tel eſt l'arrêt du ſort;

» Et ſur-tout évitez un dangereux accord ».
Là, bornant ſon diſcours, encore toute écumante;
Elle ſouffle aux guerriers l'eſprit qui la tourmente:
Et dans leurs cœurs, brûlant de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loiſir une longue requête,
A retourner chez ſoi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoît,
Et le pilier loin d'eux déja baiſſe & décroît.
Loin du bruit cependant les chanoines à table,
Immolent trente mêts à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux pâté,
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée;
Lorſque d'un pied léger la prompte Renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il ſe leve, enflammé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déſerté:
Lui-même eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degrés, & le perron antique,
Où ſans ceſſe étalant bons & méchans écrits,
Barbin vend aux paſſans des auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une égale audace
Le Prélat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Deſcendoient du Palais l'eſcalier tortueux.

L'un

L'un & l'autre rival s'arrêtant au paſſage,
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux taureaux, de jalouſie épris,
Auprés d'une géniſſe au front large & ſuperbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre embraſés, furieux,
Déja, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard en paſſant, coudoyé par Boirude,
Ne ſait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au ſacriſtain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux pieds du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour ſoutenir leur choc, les chanoines s'avancent :
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le libraire abſent tout entre, tout ſe mêle,
Les livres ſur Evrard fondent comme la grêle,
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au haſard du livre qu'il rencontre,

L'un tient l'Edit d'amour, l'autre en saisit la Montre ;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse françois, en naissant oublié.
L'éleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique.
Les volumes sans choix à la tête jettés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre ;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O, que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fûtes tirés, Almerinde & Simandre ;
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déja plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chere.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-tems le teint pâle & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale.
Girou dix fois par elle éclate & se signale,

Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'égliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſu l'uſage:
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorrillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agréable, & Guerin l'inſipide.
Des chantres déſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante,
Où tels devant Achille, aux campagnes du Xante
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours;
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours:
Illuſtre porte-croix, par qui notre banniere,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un chanoine lui ſeul triomphant du Prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non: pour te couvrir de ſa main redoutable
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Viens, & ſous ce rempart à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre ouvrage.
Le ſacriſtain, bouillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlete audacieux.
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête;
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.
Le chanoine les voit, de colere embraſé,
Attendez, leur dit-il, couple lâche & ruſé,

Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un vieux *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture;
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais qui le ſoutient auprès d'un Avicene,
Deux dès plus forts mortels l'ébranleroient à peine;
Le chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le couple pâle, & déja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre:
Les guerriers de ce coup vont meſurer la terre;
Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
Long-tems loin du perron, roulent ſur les degrés.
Au ſpectacle étonnant de leur chûte imprévue
Le Prélat pouſſe un cri qui pénetre la nue:
Il maudit dans ſon cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bientôt rappellant ſon antique proueſſe,
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe:
Il part, & de ſes doigts ſaintement allongés,
Bénit tous les paſſans, en deux files rangés.
Il ſait que l'ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes pieds ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux combattans: Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit.

Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe,
Par-tout le doigt vainqueur les suit & les rattrappe.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite ;
Il l'observe de l'œil, , & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, & leve en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus & bénis.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Piété ſincere, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon déſert entend les triſtes cris
De ſes ſujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine :
L'Eſpérance au front gai l'appuie & la conduit ;
Et la bourſe à la main, la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
« Vierge, effroi des méchans, appui de mes
» autels,
» Qui la balance en main, regle tous les mortels,
» Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
» Que pouſſer des ſoupirs & pleurer mes miſeres?
» Ce n'eſt donc pas aſſez qu'au mépris de tes loix,
» L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix :
» Que ſous ce nom ſacré par-tout ſes mains avares
» Cherchent à me ravir croſſes, mîtres, thiares?
» Faudra-t-il voir encor cent monſtres furieux
» Ravager mes Etats uſurpés à tes yeux?
» Dans les tems orageux de mon naiſſant empire,
» Au ſortir du baptême on couroit au martyre.
» Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moi.
» Le fidele attentif aux regles de ſa loi,
» Fuyant des vanités la dangereuſe amorce,

» Aux honneurs appellé, n'y montoit que par force.
» Ces cœurs que les bourreaux ne faiſoient point
» frémir,
» A l'offre d'une mître étoient prêts à gémir ;
» Et ſans peur des travaux, ſur mes traces divines,
» Couroient chercher le ciel au travers des épines.
» Mais depuis que l'Egliſe eut aux yeux des mortels
» De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes autels,
» Le calme dangereux ſuccédant aux orages,
» Une lâche tiédeur s'empara des courages ;
» De leur zele brûlant l'ardeur ſe ralentit,
» Sous le joug des péchés leur foi s'appeſantit.
» Le moine ſecoua le cilice & la haire :
» Le chanoine indolent apprit à ne rien faire ;
» Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
» Ne ſut plus qu'abuſer d'un ample revenu ;
» Et pour toutes vertus fit au dos d'un carroſſe,
» A côté d'une mître armoirier ſa croſſe,
» L'Ambition par-tout chaſſa l'Humilité ;
» Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
» Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
» Dans mes cloîtres ſacrés la Diſcorde introduite,
» Y bâtit de mon bien ſes plus ſûrs arſenaux,
» Traîna tous mes ſujets au pied des tribunaux.
» En vain à ſes fureurs j'oppoſai mes prieres,
» L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes ban-
» nieres.
» Pour comble de miſere, un tas de faux docteurs
» Vint flatter les péchés de diſcours impoſteurs
» Infectant les eſprits d'exécrables maximes,
» Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.

» Une ſervile peur tint lieu de charité.
» Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté ;
» Et chacun à mes pieds conſervant ſa malice,
» N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
» Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
» Je vins chercher le calme au ſéjour des frimats,
» Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
» Où jamais au printems les hivers n'ont fait place.
» Mais juſques dans la nuit de mes ſacrés déſerts
» Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
» Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
» M'a d'un triſte déſaſtre apporté la nouvelle.
» J'apprends que dans ce temple où le plus ſaint des
» rois
» Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
» Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe,
» L'implacable Diſcorde & l'infame Molleſſe,
» Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir,
» Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
» Souffriras-tu, ma ſœur, une action ſi noire ?
» Quoi ? ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
» Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
» Sera de leurs combats le théâtre honteux ?
» Non, non ; il faut enfin que ma vengeance éclate :
» Aſſez & trop long-tems l'impunité les flatte,
» Prends ton glaive, & fondant ſur ces audacieux,
» Viens aux yeux des mortels juſtifier les cieux ».
Ainſi parle à ſa ſœur cette vierge enflammée.
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Thémis ſans différer lui promet ſon ſecours,
La flatte, la raſſure, & lui tient ce diſcours :
« Chere

« Chere & divine ſœur, dont les mains ſecou-
» rables,
» Ont tant de fois ſéché les pleurs des miſérables,
» Pourquoi, toi-même, en proie à tes vives dou-
» leurs,
» Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs ?
» En vain de tes ſujets l'ardeur eſt ralentie :
» D'un ciment éternel ton Egliſe eſt bâtie :
» Et jamais de l'enfer les noirs frémiſſemens
» N'en ſauroient ébranler les fermes fondemens.
» Au milieu des combats, des troubles, des que-
» relles,
» Ton nom encor chéri vit au ſein des fideles.
» Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'op-
» primer,
» Le trouble qui t'étonne, eſt facile à calmer :
» Et pour y rappeller la paix tant deſirée,
» Je vais t'ouvrir, ma ſœur, une route aſſurée.
» Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes ſoupirs.
» Vers ce temple fameux, ſi cher à tes deſirs,
» Où le ciel fut pour toi ſi prodigue en miracles,
» Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
» Eſt un vaſte ſéjour des mortels révéré,
» Et de cliens ſoumis à toute heure entouré.
» Là ſous le faix pompeux de ma pourpre hono-
» rable,
» Veille aux ſoins de ma gloire un homme incom-
» parable,
» Ariſte, dont le ciel & Louis ont fait choix
» Pour régler ma balance, & diſpenſer mes loix.
» Par lui dans le barreau ſur mon trône affermie

» Je vois hurler en vain la Chicane ennemie :
» Par lui la Vérité ne craint plus l'impoſteur,
» Et l'orphelin n'eſt plus dévoré du tuteur.
» Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
» Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
» C'eſt toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans :
» Son mérite ſans tache eſt un de tes préſens.
» Tes divines leçons avec le lait ſucées,
» Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.
» Auſſi ſon cœur pour toi brûlant d'un ſi beau feu,
» N'en fit point dans le monde un lâche déſaveu ;
» Et ſon zele hardi, toujours prêt à paroître,
» N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un cloître.
» Va le trouver, ma ſœur : à ton auguſte nom,
» Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte maiſon.
» Ton viſage eſt connu de ſa noble famille,
» Tout y garde tes loix, enfans, ſœurs, femmes,
» fille.
» Tes yeux d'un ſeul regard ſauront le pénétrer ;
» Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer ».
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux :
« Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte qu'en tous
» lieux
» Tu ſignales pour moi ton zele & ton courage,
» Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage ?
» Deux puiſſans ennemis par elle envenimés,
» Dans ces murs autrefois ſi ſaints, ſi renommés,
» A mes ſacrés autels ſont un profane inſulte,
» Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.

» De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'hor-
» reur :
» Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur ».
Elle ſort à ces mots. Le héros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la céleſte fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux
Un mortel ſut fléchir ces ſuperbes rivaux.
Mais, plutôt, toi, qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.
Seul tu peux r[illegible]er par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéiſſant.
Tu ſais par quel conſeil raſſemblant le chapitre,
Lui-même, de ſa main, reporta le pupitre;
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſu par mes veilles,
Juſqu'au ſixieme chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,

Quand la premiere fois un athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte préſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne du dernier mot les ſyllabes honteuſes.
Il héſite, il bégaye, & le triſte orateur
Demeure enfin muet aux yeux du ſpectateur.

Fin du Lutrin.

ODES,

ÉPIGRAMMES,

ET

AUTRES POÉSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'Ode suivante a été composée à l'occasion (1) *de ces étranges dialogues qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en paralleles avec les Chapelains & avec les Cotins; & où, voulant faire honneur à notre siecle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités; comme les beautés de ce poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vraisemblablement ne sait point de grec, & qui n'a lû Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimathias tout ce que la foiblesse de ses lumieres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur-tout traité de ridicule ces endroits merveilleux, où le poëte, pour marquer un esprit entiérement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours; & afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand*

(1) *De ces étranges dialogues.*] Parallele des anciens & des modernes, en forme de dialogues, par M. Perrault, de l'Académie Françoise. Il y en avoit trois volumes, quand M. Despréaux composa cette ode en 1693, le quatrieme ne parut qu'en 1696.

ſoin cet ordre méthodique & ces exactes liaiſons de ſens, qui ôteroient l'ame à la poéſie lyrique. Le cenſeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le ſublime des Pſaumes de David, où, s'il eſt permis de parler de ces ſaints cantiques à propos de choſes profanes, il y a beaucoup de ces ſens rompus, qui ſervent même quelquefois à en faire ſentir la divinité. Ce critique, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poétique, à propos de l'Ode.

Son ſtyle impétueux ſouvent marche au haſard :
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, eſt un myſtere de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un homme ſans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra ſont les modeles du genre ſublime ; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homere de mauvais ſens, & qu'une eſpece de bizarrerie d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-être plus à propos un des ces jours dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautés à des gens qui ſe ſeroient un peu familiariſé le grec. Mais comme cette langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la plupart des hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare

dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en françois à ſa maniere, c'eſt à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit parût plutôt entraîné du démon de la poéſie, que guidé par la raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un aſtre de la plume blanche que le Roi porte ordinairement à ſon chapeau, & qui eſt en effet comme une eſpece de comete fatale à nos ennemis, qui ſe jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deſſein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réuſſi; & je ne ſais ſi le public, accoutumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excès pindariques. Mais ſuppoſé que j'y aie échoué, je me conſolerai du moins par le commencement de cette fameuſe Ode latine d'Horace, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *où Horace donne aſſez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit cru en grand hazard de tomber.*

Au reſte, comme parmi les Epigrammes qui ſont imprimées à la ſuite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point juſqu'ici inſérée dans mes écrits; je ſuis bien aiſe, pour

ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici reſſouvenir le lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit poëme, qui eſt un ouvrage de ma premiere jeuneſſe, ce ſont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint auſſi à ces Epigrammes un arrêt burleſque donné au Parnaſſe, que j'ai compoſé autrefois, afin de prévenir un arrêt très-ſérieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les écoles de Philoſophie d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainſi, pour faire ſon effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſupprimer la Requête qu'elle alloit préſenter.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

ODE
SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & ſainte ivreſſe
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voi ?
Accourez, troupe ſavante,
Des ſons que ma lyre enfante
Ces arbres ſont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence,
Je vais parler de LOUIS

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidelle lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports :
Les chênes du mont de Thrace
N'ont rien ouï qui n'efface

La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon & Neptune,
Qui sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse
La Sambre unie à la Meuse,
Défend le fatal abord :
Et par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts :
Et dans son sein infidele
Par-tout la terre y recele
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts !

Quel bruit, quel feu l'environne!
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt lui-même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Déſormais docile eſclave,
Rangé ſous ſes étendarts:
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle,
Dont ſes ſens ſont agités,
A ſon ſecours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux;
Ceux-ci des champs où la neige,
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre
Sous les Jumeaux effrayés,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par-tout ſont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée

De voir en proie à Borée,
Ses guérets d'épis chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes,
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos ſoldats :
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint-Omer, Beſançon, Dôle,
Ypres, Maeſtricht & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la terre
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir :
A couvert d'une riviere

Venez, vous pouvez tout voir.
Conſidérez ces approches :
Voyez grimper ſur ces roches,
Ces athletes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
LOUIS à tous donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Comtemplez dans la tempête
Qui ſort de ces boulevards,
La plume qui, ſur ſa tête :
Attire tous les regards.
A cet aſtre redoutable,
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la gloire,
Mars amenant la victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands défenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottans,
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vu ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amaſſer.
Courez donc : qui vous retarde ?
Tout l'univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer.

Loin de fermer le paſſage

A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi ! leur ſeul aſpect vous glace ?
Où ſont ces chefs pleins d'audace
Jadis ſi prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur :
Son gouverneur qui ſe trouble
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois monter des cohortes,
La flamme & le fer en main :
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait : je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre :
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France ;
Et déſormais gracieux
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour

Pour moi que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentés d'Horace,
Ma muſe dans ſon déclin
Sait encor les avenues,
Et des ſources inconnues,
A l'auteur du Saint-Paulin.

ODE

Contre les Anglois.

QUOI! ce peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roi pour victime,
Fit du trône un théâtre affreux,
Penſe-t-il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja ſa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriſer tout l'univers;
Et croit que l'Europe étonnée,
A ſon audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France, prends la foudre.
C'eſt à toi de réduire en poudre
Ces ſanglans ennemis des loix.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et vas ſur ce peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.
Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos ſoldats perfides,

Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble bergere,
Renverſant tous leurs bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

STANCES,

A M. Moliere, ſur la Comédie de l'Ecole des Femmes.

EN VAIN mille jaloux eſprits;
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la poſtérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines ſavamment !
Celui qui ſut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi !

Ta muſe avec utilité
Dit plaiſamment la vérité.
Chacun profite à ton école,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon ;
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe gronder ces envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux,

Qu'en vain tu charmes le vulgaire ;
Que tes vers n'ont rien de plaiſant.
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

SONNET

Sur la mort d'une Parente.

PARMI les doux tranſports d'une amitié fidelle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris, que jaime encor, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fievre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah ! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits !
Que je verſai de pleurs ! que je pouſſai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie !

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie ;
Hélas ! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

AUTRE SONNET

Sur le même ſujet.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens enfant aſſocié,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

Quand un faux Eſculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ſes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

O! qu'un ſi rude coup me fit verſer de pleurs!
Bientôt la plume en main, ſignalant mes douleurs,
Je demandai raiſon d'un acte ſi perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inſpira des vers.

ÉPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

OUI, j'ai dit dans mes vers, qu'un célebre aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein ;
Perrault, ma muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

II.

A M. Racine.

RACINE, plains ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le prophete Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venue ;
Non que ma muſe ſoutenue
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoi le confondre :

Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis.

III.

Contre Saint-Sorlin.

DANS le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlain
Contre Arnauld eût fait un ouvrage :
Il en a fait, j'en sais le tems,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez.... c'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piece n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout eſt encor dans ma boutique.

IV.

A Meſſieurs Pradon & Bonnecorſe.

VENEZ, Pradon & Bonnecorſe,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent:
Liniere & Perrin vous attendent.

V.

Contre l'Abbé Cotin.

EN vain par mille & mille outrages,
Mes ennemis dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers:
Cotin, pour décrier mon ſtyle,
A pris un chemin plus facile,
C'eſt de m'attribuer ſes vers.

VI.

Contre le même.

A QUOI bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages;
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

VII.

Contre un Athée.

ALIDOR aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,

Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles :
On ſait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foi.

VIII.

Vers en ſtyle de Chapelain.

MAUDIT ſoit l'auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

IX.

Epitaphe.

CI gît juſtement regretté
Un ſavant homme ſans ſcience ;
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon homme ſans bonté.

X.

A Climene.

TOUT me fait peine,
Et depuis un jour,

Je crois Climene,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, cruelle ;
Ce n'eſt pas pour vous.

XI.

DE ſix amans contens & non jaloux,
Qui tour à tour ſervoient madame Claude,
Le moins volage étoit Jean ſon époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près ſa ſervante aux yeux doux,
Lorſqu'un des ſix lui dit : Que faites-vous ?
Le jeu n'eſt ſûr avec cette Ribaude.
Ah ! voulez-vous, Jean Jean, nous gâter tous ?

XII.

Imitation de Martial.

PAUL ce grand médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la peſte & la guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

XIII.

Sur une harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraités.

LORSQUE dans ce ſénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur,
Gronder maint & maint procureur;
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement?

XIV.

Sur l'Agéſilas de M. Corneille.

J'AI vu l'Agéſilas.
Hélas!

XV.

Sur l'Attila du même Auteur.

APRÈS l'Agéſilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà.

XVI.

Sur la maniere de réciter du poëte Santeuil.

QUAND j'apperçois ſous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Liſant ſes vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, ſe tordre les mains;
Il me ſemble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les Saints.

XVII.

A la Fontaine de Bourbon.

OUI, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inſpirés,
Il me paroît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrene.

XVIII.

L'amateur d'Horloges.

SANS ceſſe autour de ſix pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque ſcience ?
Sans doute ; & c'eſt l'homme de France
Qui ſait le mieux l'heure qu'il eſt.

XIX.

Sur ce qu'on avoit lu à l'Académie des vers contre Homere & contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers,
On trairoit d'auteurs froids, de poëtes ſtériles,
Les Homeres & les Virgiles.
Cela ne ſauroit être, on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?
C'eſt à Paris. C'eſt donc à l'hôpital des foux ?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie.

XX.

Sur le même ſujet.

J'AI traité de Topinamboux
Tous ces beaux cenſeurs, je l'avoue;
Qui de l'antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue:
Et l'Académie entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands foux,
Me ſemble un peu Topinamboux.

XXI.

Sur le même ſujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homere,
Virgile, Ariſtote, Platon,
Il a pour lui monſieur ſon frere,
G... N... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXII.

A M. Perrault ſur le même ſujet.

POUR quelque vain diſcours, ſottement avancé,
Contre Homere, Platon, Ciceron ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'inſenſé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécille.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Grece & de Rome;
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXIII.

Sur le même ſujet.

D'Où vient que Cicéron, Platon, Virgile,
Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'univers révere,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots?
Perrault, c'eſt qu'en prêtant à ces eſprits ſublimes,
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIV.

Au même.

TON oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie :
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin
C'est que je suis encore en vie.

XXV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter,
Mars,
Apollon, le Dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur mere,
Et tous les Dieux enfans d'Homere,
Résolus de venger leur pere,
Jettent déja sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent ?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure ;
Mais c'est le Mercure galant.

XXVI.

Parodie burleſque de la premiere Ode de Pindare, à la louange de M. Perrault.

MALGRÉ ſon fatras obſcur,
Souvent Brébeuf étincelle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma lyre fidelle,
Si du parfait ennuyeux,
Tu veux trouver le modele,
Ne cherche point dans les Cieux
D'aſtre au ſoleil préférable,
Ni dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers,
Chez Coignard, rongés des vers,
Un poëte comparable
A l'auteur inimitable
De peau d'âne mis en vers.

XXVII.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de M. Perrault.

TOUT le trouble poétique
A Paris s'en va ceſſer.

Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime;
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du parterre.

XXVIII.

Aux RR. PP. Jéſuites, Auteurs du Journal de Trévoux.

MES révérends Peres en Dieu,
Et mes confreres en ſatire,
Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire;
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Reliſant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma ſatirique audace?
Grands Ariſtarques de Trévoux:
N'allez point de nouveau faire courir aux armes,
Un athlete tout prêt à prendre ſon congé;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verſer des larmes.
Apprenez un mot de Regnier
Notre célèbre devancier:

Corſaires attaquant corſaires :
Ne ſont pas, dit-il, *leurs affaires.*

XXIX.

Aux mêmes.

NON, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perſe ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs écrits, ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames ſont ivres ;
La néceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos livres.

XXX.

Sur le livre des Flagellans.

Aux mêmes.

NON le livre des Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien, mes Peres,
Ces rigidités ſalutaires,
Que, pour ravir le ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de chrétiens auſteres.

Il blâme ſeulement cet abus odieux,
D'étaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe piété;
Qui, ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité même & par la pénitence,
Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

FABLE D'ÉSOPE.

Le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant là ſon fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la Mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle?
Qui, moi? dit-il alors, prompt à ſe corriger:
Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoiſſant.

JE l'aſſiſtai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien.

Mais quoiqu'il me dût tout ſon bien ;
Sans peine il ſouffroit ma préſence.
O la rare reconnoiſſance !

XXXIII.

Enigme.

DU repos des humains implacable ennemie ;
J'ai rendu mille amans envieux de mon ſort.
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXXIV.

Vers pour mettre au-devant de la Macariſe, roman allégorique de M. l'Abbé d'Aubignac ; où l'on expliquoit toute la morale des Stoïciens.

LASCHES partiſans d'Epicure,
Qui brûlant d'une flamme impure,
Du Portique fameux fuyez l'auſtérité,
Souffrez qu'enfin la raiſon vous éclaire,
Ce roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus ſévere
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

XXXV.

Sur un portrait de Roſſinante, cheval de Don-Quichotte.

TEL fut ce roi des bons chevaux,
Roſſinante, la fleur des courſiers d'Ibérie,
Qui trotant jour & nuit, & par monts & par vaux,
Galoppa, dit l'hiſtoire, une fois en ſa vie.

XXXVI.

Vers à mettre en chant.

VOICI les lieux charmans où mon ame ravie
Paſſoit, à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidèlle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries,
Lui faiſoit des préſens ſi tendrement reçus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

XXXVII.

Chanſon à boire.

PHILOSOPHES rêveurs, qui penſez tout ſavoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
Vos eſprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On eſt ſavant quand on boit bien :
Qui ne ſait boire, ne ſait rien.

XXXVIII.

Chanſon faite à Bâville.

QUE Bâville me ſemble aimable !
Quand des magiſtrats le plus grand,
Permet que Bacchus à ſa table,
Soit notre premier Préſident.

Trois muſes, en habit de ville,
Y préſident à ſes côtés ;
Et ſes arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu ſévere
Nous dit : Craignez la volupté ;

Eſcobar,

Eſcobar, lui dit-on, mon pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janſéniſte, qui pis eſt.

XXXIX.

Sur Homere.

Ἤιδον μὲν ἐγών : ἐχάραττε δὲ Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego : ſcribebat autem Divus Homerus.

QUAND la derniere fois dans le ſacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odiſſée ;
Chacune à les louer ſe montrant empreſſée,
Apprenez un ſecret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le Dieu des vers :
Jadis avec Homere, aux rives du Permeſſe,
Dans ce bois de lauriers, où ſeul il me ſuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivreſſe.
Je chantois, Homere écrivoit.

XL.

Vers pour mettre ſous le buſte du Roi.

C'Est ce Roi ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait ſeul à ſon gré le deſtin de la terre.
Tout reconnoît ſes loix, ou brigue ſon appui.
De ſes affreux combats le Rhin frémit encore,
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au-delà du Boſphore.

XLI.

Vers faits pour mettre au bas du portrait de Monſeigneur le Duc du Maine.

QUEL eſt cet Apollon nouveau,
Qui preſque au ſortir du berceau
Vient régner ſur notre Parnaſſe ?
Qu'il eſt brillant ! qu'il a de graces !
Du plus grand des héros je reconnois le fils.
Il eſt déja tout plein de l'eſprit de ſon pere ;
Et le feu des yeux de ſa mere
A paſſé juſqu'en ſes écrits.

XLII.

Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiſelle de Lamoignon.

AUX ſublimes vertus nourrie en ſa famille,
Cette admirable & ſainte fille
En tous lieux ſignala ſon humble piété;
Juſqu'aux climats où naît & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables;
Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les miſérables.

XLIII.

A Madame la Préſidente de Lamoignon, ſur le portrait du Pere Bourdaloue, qu'elle m'avoit envoyé.

DU plus grand orateur dont la chaire ſe vante,
M'envoyer le portrait, illuſtre préſidente,
C'eſt me faire un préſent qui vaut mille préſens.
J'ai connu Bourdaloue, & dès mes jeunes ans
Je fis de ſes ſermons mes plus cheres délices.
Mais lui, de ſon côté, liſant mes vains caprices,
Des cenſeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux,

XLVIII.

Vers pour mettre ſous le portrait de M. de la Bruyere, au-devant de ſon livre des caracteres de ce ſiecle.

TOUT eſprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit guéri,
Et dans mon livre ſi chéri,
Apprend à ſe haïr ſoi-même.

XLIX.

Epitaphe de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne.

AU pied de cet autel de ſtructure groſſiere,
Gît ſans pompe enfermé dans une vile biere,
Le plus ſavant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la grace inſtruit par JESUS-CHRIST,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même
Souffert plus d'un outrage, & plus d'un anathême.
Plein du feu qu'en ſon cœur ſouffla l'Eſprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale :
Mais pour fruit de ſon zele, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proſcrit, perſécuté.

Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de ſon ouaille ſainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Hamon.

TOUT brillant de ſavoir, d'eſprit & d'éloquence,
Il courut au déſert chercher l'obſcurité,
Aux pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et trente ans dans le jeûne & dans l'auſtérité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la pénitence.

LI.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Racine.

DU théâtre François l'honneur & la merveille;
Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide & balancer Corneille.

LII.

Vers pour mettre au bas de mon portrait.

AU joug de la raiſon aſſerviſſant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai ſu dans mes écrits, docte, enjoué, ſublime,
Raſſembler en moi, Perſe, Horace & Juvénal.

LIII.

Réponſe aux vers du portrait.

OUI, le Verrier, c'eſt-là mon fidele portrait,
Et le graveur, en chaque trait,
A ſu très-finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux bel-eſprit l'ennemi redouté.
Mais dans les vers pompeux, qu'au bas de cet ouvrage,
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image ?

LIV.

Pour un autre portrait du même.

NE cherchez point comment s'appelle
L'écrivain peint dans ce tableau :
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau ?

LV.

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravure qu'on a faite de moi.

DU célèbre Boileau, tu vois ici l'image.
Quoi, c'eſt-là, diras-tu, ce critique achevé !
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage !
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LVI.

Sur mon buſte de marbre, fait par M. Girardon, premier ſculpteur du Roi.

GRACE au Phidias de notre âge,
Me voilà ſûr de vivre autant que l'univers :
Et ne connût-on pas ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux, taillé ſur mon viſage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME de Monteſpan & Madame de Thianges ſa ſœur, laſſes des opéra de Monſieur Quinaut, propoſerent au Roi d'en faire faire un par Monſieur Racine, qui s'engagea aſſez légérement à leur donner cette ſatisfaction, ne jugeant pas dans ce moment-là une choſe dont il étoit pluſieurs fois convenu avec moi : qu'on ne peut jamais faire de bon opéra, parce que la muſique ne ſauroit narrer : que les paſſions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent : que d'ailleurs elle ne ſauroit ſouffrir mettre en chant les expreſſions vraiment ſublimes & courageuſes. C'eſt ce que je lui repréſentai, quand il me déclara ſon engagement ; & il m'avoua que j'avois raiſon ; mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un opéra dont le ſujet étoit la chûte de Phaéton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au Roi, qui en parut content. Mais comme Monſieur Racine n'entreprenoit cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna réſolument qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillaſſe avec lui, & me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en compoſaſſe le prologue. J'eus beau lui repréſenter mon peu de talent pour ces ſortes d'ouvrages, & que je n'avois jamais fait de vers d'amourette : il perſiſta dans ſa réſolution, & me dit

qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Je ſongeai donc en moi-même à voir de quoi je ſerois capable, en cas que je fuſſe abſolument obligé à travailler à un ouvrage ſi oppoſé à mon génie & à ma inclination. Ainſi, pour m'eſſayer, je traçai [illegible] en rien dire à perſonne, non pas même à Monſieur Racine, le canevas d'un prologue, & j'en compoſai une premiere ſcene. Le ſujet de cette ſcene étoit une diſpute de la Poéſie & de la Muſique, qui ſe querelloient ſur l'excellence de leur art, & étoient enfin toutes prêtes à ſe ſéparer, lorſque tout-à-coup, la Déeſſe des accords, je veux dire l'Harmonie, deſcendoit du Ciel avec tous ſes charmes & tous ſes agrémens, & les réconcilioit. Elle devoit dire enſuite la raiſon qui la faiſoit venir ſur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'univers le plus digne d'être ſervi, & à qui elle devoit le plus, puiſque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en toutes choſes. Elle ajoutoit enſuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un ſi grand Prince, la gloire dont elle jouiſſoit avec lui, elle vouloit que dès aujourd'hui même, ſans perdre de tems, on repréſentât ſur la ſcene, la chûte de l'ambitieux Phaéton. Auſſi-tôt tous les poëtes & tous les muſiciens, par ſon ordre, ſe retiroient & s'alloient habiller. Voilà le ſujet de mon prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un aſſez grand dégoût, tandis que M. Racine de ſon côté, avec non moins de dégoût, continuoit à diſpoſer le plan de ſon opéra, ſur lequel je lui prodiguois mes conſeils. Nous étions occupés à ce miſérable travail, dont je ne ſais ſi nous

nous ſerions bien tirés, lorſque tout-à-coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que Monſieur Quinaut s'étant préſenté au Roi les larmes aux yeux, & lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir, s'il ne travailloit plus au divertiſſement de Sa Majeſté; le Roi touché de compaſſion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à lui donner ce déplaiſir. Sic nos ſervavit Apollo. *Nous retournâmes donc, Monſieur Racine & moi, à notre premier emploi, & il ne fut plus mention de notre opéra, dont il ne reſta que quelques vers de Monſieur Racine, qu'on n'a point trouvés dans ſes papiers après ſa mort, & que vraiſemblablement il avoit ſupprimés par délicateſſe de conſcience, à cauſe qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point queſtion d'amourette dans la ſcene que j'avois compoſée, non-ſeulement je n'ai pas jugé à propos de la ſupprimer, mais je la donne ici au public, perſuadé qu'elle fera plaiſir aux lecteurs, qui ne ſeront peut-être pas fâchés de voir de quelle maniere je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma poéſie ſatyrique, & pour me jetter dans le ſtyle doucereux. C'eſt de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur préſente ici, & que je leur préſente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laiſſera pas dumoins le tems de s'ennuyer.*

PROLOGUE.

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

QUOI! par de vains accords & des ſons impuiſſans,
Vous croyez exprimer tout ce que je ſais dire?

LA MUSIQUE.

Aux doux tranſports qu'Apollon vous inſpire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une fontaine
Avec moi ſoupirer une amoureuſe peine,
Faire gémir Thirſis, faire plaindre Climene.
Mais quand je fais parler les héros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me ſauroient prêter qu'une cadence vaine:
Quittez ce ſoin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je ſais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes ſons, les rochers & les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POÉSIE.

Ah ! c'en eſt trop, ma ſœur, il faut nous ſéparer.
Je vais me retirer :
Nous allons voir ſans moi ce que vous ſaurez faire.

LA MUSIQUE.

Je ſaurai divertir & plaire ;
Et mes chants moins forcés n'en ſeront que plus doux.

LA POÉSIE.

Hé bien, ma ſœur, ſéparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons nous.

LA POÉSIE.

Séparons-nous.

CHŒUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons nous, ſéparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puiſſance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux ?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité ſort du ſein de la nue ?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'eſt la divine Harmonie,
Qui deſcend des Cieux !

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir !

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POÉSIES LATINES.

EPIGRAMMA.

In novum Cauſidicum, ruſtici Lictoris filium.

DUM puer iſte fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, ſtante parente, foro.
Quæris, cur ſileat circumfuſa undique turba?
Non ſtupet ob natum, ſed timet illa patrem.

ALTERUM.

In Marullum, verſibus Phaleucis antea malè laudatum.

NOSTRI quid placeant minùs Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro:
Quum nec ſint ſtolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimiùm fluant Minervâ.
Tuas ſed celebrant, Marulle, laudes:
O verſus ſtolidos & inficetos.

SATIRA.

QUID numeris iterum me balbutire Latinis,
Longè Alpes circa natum de patre Sicambro,
Muſa, jubes? Iſtuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi ſævo nuper dictata magiſtro,
Cùm pedibus certis concluſa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus ſordeſcere noſtris:
Et mihi ſæpe udo volvendus pollice textor
Præbuit adſutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, ſic Flaccus, ſic noſtro ſæpe Tibullus
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas ſeſe ſtupuêre loquentes....
.....

CHAPELAIN DÉCOËFFÉ,

OU

PARODIE

DE QUELQUES SCÈNES DU CID,

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille,
Témoignent mon mérite, & font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes.
Ils ſe trompent en vers comme les autres hommes :
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux préſens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre eſprit s'irrite :
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choiſiſſant peut-être on eût pu mieux choiſir :
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
Uniſſons déſormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs auſſi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes ſonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre
Volume ſur volume inceſſamment deſſerre :
Je parlerai de vous avec Monſieur Colbert ;
Et vous éprouverez ſi mon amitié ſert :
Ma niéce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre ;
Et le nouvel éclat de cette penſion
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre prince,
Vas te faire admirer chez les gens de province,
Fais marcher en tous lieux les rimeurs ſous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi.
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,

Au métier de Phébus, bander tous les reſſorts ;
Endoſſer nuit & jour un rouge juſte-au-corps ;
Pour avoir de l'encens donner une bataille ;
Ne laiſſer de ſa bourſe échapper une maille ;
Sur tout ſers-leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtyle auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniere,
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiere :
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un grave ton, gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir :
Un auteur dans ton livre apprend mal ſon devoir :
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent ouvrages ?
Si tu fus grand flatteur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la preſſe eſt le plus ferme appui.
Bilaine & de Serci ſans moi ſeroient des drilles :
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles ;
Les marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cahiers deſſus cahiers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté,
Feroit un livre entier marchant à mon côté.
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtyle on préfere,
Il deviendroit auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connois ;
Je t'ai vu rimailler & traduire ſous moi ;
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin, pour m'épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flatteur, tu l'es & tu le fus ;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi, l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtiſan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut ſeul mon partiſan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le meſure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi ?

LA SERRE.

Ton inſolence,
Téméraire vieillard, aura ſa recompenſe

Il lui arrache ſa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve, & prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muſe a vu rougir ſon front.

LA SERRE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe ?

CHAPELAIN.

O Dieu ! mon Apollon en ce beſoin me laiſſe.

LA SERRE.

Ta perruque eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce ſale trophée avoit ſouillé ma main.
Adieu, fais lire au peuple en dépit de Liniere,
De tes fameux travaux l'hiſtoire toute entiere ;
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle eſt trop malhonnête.
De tes lauriers ſacrés vas te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte au moins.

LA SERRE.

Vas, vas, tes cheveux d'ours
Ne pourroient ſur ta tête encore durer trois jours.

✱

SCENE II.

CHAPELAIN *ſeul.*

O Rage! ô déſeſpoir! ô perruque ma mie?
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'eſpoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle penſion fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel reſſouvenir de tes honneurs paſſés,
Services de vingt ans en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher la Serre,
Et te mettre crottée, ou te laiſſer à terre?
La Serre, ſois d'un Roi maintenant régalé,
Ce haut rang n'admet pas un poëte pelé.
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſu rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux inſtrument,
Mais d'un eſprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade & non pas de défenſe,
Vas, quitte déſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me venger en de meilleures mains.
Si Caſſaigne a du cœur, & s'il eſt mon ouvrage,
Voici l'occaſion de montrer ſon courage;
Son eſprit eſt le mien, & le mortel affront
Qui tombe ſur mon chef, rejaillit ſur ſon front;

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CASSAIGNE, as-tu du cœur ?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître
L'éprouveroit ſur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah ! c'eſt comme il faut être !
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Mon diſciple, mon fils, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi :

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une inſulte.... le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins ſans mon âge caduque ?
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Vas contre un inſolent faire un bon gros ouvrage ;
C'eſt dedans l'encre ſeul qu'on lave un tel outrage :

Rime

Rime, ou creve. Au ſurplus pour ne point te flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu fort poudreux au milieu des libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? c'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre;
C'eſt....

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras :
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras.
Donnant pour des cheveux ma pucelle en échange,
J'en vais chercher, barbouille, écris, rime & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

PERCÉ juſques au fond du cœur
D'une inſulte imprévue auſſi-bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une ſotte querelle,

D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure ſtérile, & ma veine abattue;
Inutilement ſue.
Si près de voir couronner mon ardeur;
O la peine cruelle!
En cet affront la Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je ſens de rudes combats!
Comme ma penſion, mon honneur me tourmente!
Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente,
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras:
Réduit au triſte choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtés mon mal eſt infini.
O la peine cruelle!
Faut il laiſſer un la Serre impuni;
Faut-il venger l'auteur de la Pucelle?

Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flatteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,

Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On ſait comme en traités excelle ce vieillard ;
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons la Serre, & ſans tant diſcourir,
Traitons du moins, & payons la calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon ?
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire ?
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ſa toiſon ?
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée ?
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins ſauvons l'argent,
Puis qu'auſſi bien il faut perdre l'eſtime.

Oui, mon eſprit s'étoit déçu.
Autant que mon honneur, mon intérêt me preſſe.
Que je meure en rimant, ou meure de détreſſe,
J'aurai mon ſtyle dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aile,
Puis qu'aujourd'hui la Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, la Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de ſon tems, le ſais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtyle je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui ſeul ?

LA SERRE.

Que m'importe !

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais ſavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux.

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir,
Je ſuis jeune, il eſt vrai : mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi, qui t'a rendu ſi vain ?
Toi, qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henri-Quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis ?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque auteur,
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
Je veux venger mon maître & ta plume indomptable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux diſcours que tu tiens,
Souvent par tes écrits ſe découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais ſorti de claſſe,
Je diſois : Chapelain lui laiſſera ſa place.
Je ſais ta penſion, & ſuis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir ;
Qu'ils te font ſans raiſon mettre rime ſur rime,

Etayer d'un pédant l'agoniſante eſtime,
Et que voulant pour ſinge un écolier parfait,
Il ne ſe trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton audace, & je plains ta jeuneſſe :
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi ſuivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compoſe ſans gloire,
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
Qui pele Chapelain craint de tondre Caſſaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu ſi près d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer ?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier eſt un traître,
Qui ſouffre ſans cheveux la tête de ſon maître.

LA MÉTAMORPHOSE
De la Perruque de CHAPELAIN en Comete.

LA plaiſanterie que l'on va voir eſt une ſuite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la comete qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chèz M. Heſſein, frere de l'illuſtre Madame de la Sabliere.

On feignoit que Chapelain ayant été décoëffé par la Serre, avoit laiſſé ſa perruque à calotte dans le ruiſſeau où la Serre l'avoit jettée.

Dans un ruiſſeau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entaſſée,
Quand Phébus l'apperçut, & du plus haut des airs
Jettant ſur les railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique calotte,
D'un ſale chifonier remplir l'indigne hotte?

Ici devoit être la deſcription de cette fameuſe perruque.

Qui de tous ſes travaux la compagne fidelle,
A vu naître Guſman & mourir la Pucelle;
Et qui de front en front paſſant à ſes neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en comete. « Je veux, *diſoit ce Dieu*, que tous ceux qui » naîtront ſous ce nouvel aſtre ſoient poëtes ».

Et qu'ils faſſent des vers même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des Auteurs de la piéce, remarqua pourtant que cette métamorphoſe manquoit de juſteſſe en un point. « C'eſt, *dit-il*, que les cometes » ont des cheveux, & que la perruque de Chapelain » eſt ſi uſée qu'elle n'en a plus ». Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain ſouffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les ſatires que l'on fit contre ſa perruque. On lui a attribué l'épigramme ſuivante, qui n'eſt pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'inſultez,
Et la piéce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque,
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque,
Que défroqué de penſion.

F I N.

L'Approbation & le Privilége ſe trouvent à l'Edition en trois volumes, petit format.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe, près de celle de la Parcheminerie.

74750011

MEEL